EURO CINEMA

Juillet 1972 - n. 1 - P. 6.50 F - périodique mensuel

Le rendez-vous des vedettes

Les plus belles photos du 7eme art et toute l'actualité du Cinéma

Les films de l'été 1972 seront aussi bons que ceux de l'hiver

LA RUÉE VERS L'OR
de Charlie Chaplin

L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE
de Claude Lelouch
avec Lino Ventura, Jacques Brel, Charles Denner, Johnny Hallyday

FELLINI ROMA
de Federico Fellini

Chère Louise
de Philippe de Broca
avec Jeanne Moreau

TOUT LE MONDE IL EST BEAU TOUT LE MONDE IL EST GENTIL
de Jean Yanne
avec Jean Yanne, Bernard Blier, Marina Vlady

Paulina 1880
de Jean-Louis Bertolucci
avec Olga Karlatos, Michel Bouquet, Samy Frey

FRENZY
Frénésie d'Alfred Hitchcock.

LES FEUX DE LA CHANDELEUR
de Serge Korber
avec Annie Girardot, Jean Rochefort, Claude Jade.

L'été 72 et le cinéma iront bien ensemble. Beau fixe.

De Mai à Août, il y aura de très bons films. Comme cet hiver.

Parce que les producteurs, les metteurs en scène, les distributeurs, les directeurs de salles ne cessent d'être à l'écoute de vos préférences. Vous faites partie des 65 millions de spectateurs qui, en quelques mois, ont plébiscité 14 films en exclusivité.

Alors pourquoi le cinéma vous refuserait-il, cet été, cette même qualité de plaisir qu'il vous offre tout le reste de l'année?

Le cinéma, c'est la vie continue. Même l'été.

Nous vous souhaitons un bon cinéma d'été 1972.

A toute heure. Tout près de chez vous.

Confortablement (il y a de plus en plus de salles climatisées...)

Ces films sont présentés par
Gaumont
Parafrance
Pathé
U.G.C.
Médiavision

Eté 1972. L'Eté du Cinéma.

EURO CINEMA

Editorial

SALUONS LA NAISSANCE D'EUROCINEMA

Une naissance, nos lecteurs l'ont deviné, qui ne va pas sans difficulté. En effet, si le cinéma reste le divertissement n. 1 des foules dans tous les pays du monde, s'il garde ce privilège royal, plus que jamais il est menacé par d'autres formes de loisirs: télévision, automobilisme, tourisme, distractions diverses. Le fait que le Septième Art n'ait cessé de progresser, tant du point de vue artistique que dans son contexte humain, n'a pas empêché cela: le cinéma risque de devenir un plaisir rare, à part, et non mêlé (comme il le fut depuis ses origines) au quotidien comme au romanesque de nos vies...

D'autre part, sur le plan de la distribution, on assiste à un phénomène sans précédent encore: les plus grandes firmes ont cessé, sur le marché mondial, d'être ce qu'elles étaient à l'Age d'Or, c'est-à-dire voici une trentaine d'années: elles ont dû céder la main à des chaînes de télévision et leur vendre la plupart de leurs studios. Certains labels prestigieux ne paraissent plus à l'écran, désormais, que pour chapeauter des productions plus ou moins artisanales, de qualité il est vrai, mais qui n'ont plus l'impact universel des « spectaculars » d'autrefois. Qui se risquerait, aujourd'hui, à produire un « Ben-Hur », le film de William Wyler restant l'un des plus chers du monde?

Mais précisément: de tous ces changements est né un espoir. Si le cinéma est menacé dans sa totale suprématie, il a merveilleusement su évoluer dans le sens de la pénétration psychologique, dans le sens de la « vérité » : jamais mieux qu'aujourd'hui, il n'a su envisager, expliquer les grands problèmes humains et sociaux, voire politiques. Jamais aussi, il n'a donné une note plus juste de la sensibilité d'une époque. Et les plus grands cinéastes, dans le monde entiers, sont désormais ceux ayant oublié que le cinéma a d'abord été un divertissement spectaculaire : ils le veulent un miroir de toutes les réalités, de toutes les vérités concernant l'homme.

EUROCINEMA n'a qu'un but, absolument dépourvu de parti pris, dans son goût de défendre et de faire aimer le Septième Art: être le reflet fidèle, comme son nom l'indique, du cinéma européen, — ceci posé bien entendu : que le « cinéma européen » laisse ses portes ouvertes au meilleur de la production des autres nations non comprises sur la carte d'Europe. Notre revue veut le suivre dans toutes ses évolutions, ses directions, ses alternatives, ses joies et ses peines.

Nous entendons par « Cinéma européen » tous les films que les amateurs des « salles obscures » (mot qui garde sa magie délicieuse, surtout pour les nouvelles générations) peuvent voir.

CINÉMA

FLASHESCINÉMA

Lettre ouverte a Monsieur le Délégué Général du Festival de Cannes: Maurice Bessy.

CANNES 1972

Cher Maurice Bessy,

Pour ce Festival de Cannes 1972, tout le monde vous attendait, derrière la porte entr'ouverte, avec une volée de bois vert. C'est le privilège accordé aux vraies personnalités: on aime bien qu'elles se tiennent en veilleuse, parce qu'on craint leur éclat.

Eh bien! vous avez osé, malgré ceux qui vous boudaient, montrer à Cannes quel homme de cinéma vous êtes. Depuis des années, en tant que cinégraphe, journaliste, rédacteur en chef de grandes revues du septième art et écrivain de cinéma, vous aviez pu prendre la température du Festival et de sa gloire: vous saviez que celle-ci, pernicieusement, baissait. Il fallait donc rallumer le feud d'artifices. Il fallait tout remettre d'aplomb et rendre à Cannes son immense audience passée, en faisant de cette ville un grand phare d'images internationales, ralliant spectateurs, cinéastes, producteurs, critiques, et curieux du monde entier.

Et vous y êtes parvenu!

Bien sûr, la sélection française 1972 n'est pas tout à fait celle qu'elle aurait pu être. Mais à qui la faute? Il importait, d'abord, de rendre à Cannes son impact mondial, de lui redonner son caractère de plaque tournante et de Babel du cinéma, de rallumer, pour les jeunes vedettes, le miroir aux alouettes, et pour les grandes stars les lustres de la renommée. Vous êtes parvenu à le faire avec une efficacité, une aménité, une intuition que l'on s'est plu enfin à saluer — à juste titre. Et c'est à cet hommage que notre revue a tenu à s'associer, en souhaitant de voir naître, sous vos auspices, en 1973, un Festival de Cannes plus brillant encore.

G. HEMERET

IL FUT DORIAN GRAY

Hurd Hatfield, que vous voyez ici auprès de John Philip Law (« The Love Machine ») dans « Le Baron Rouge », fut, voici plus de vingt ans, le héros du « Portrait de Dorian Gray » à l'écran. Après « Le Gaucher », de Penn, avec Paul Newman, sa carrière à l'écran fut des plus discrètes. Mais l'ancien Apollon a trouvé son visage de l'âge mûr et, dans « Le Baron Rouge », Hatfield se révèle un excellent acteur de composition.

L'ULTIME MOT DE FAYE

Dans « Doc Hollyday », Faye Dunaway est amoureuse d'un pistolero-docteur de Tombstone, la légendaire cité de l'Ouest. C'est pourquoi les admirateurs qu'elle possède dans cette ville lui ont offert un superbe collier portant, à son extrémité, un bistouri et une carabine. « Et c'est pour donner raison à un journaliste new-yorkais ayant écrit que mon abattage est "meurtrier" (dans "l'Arrangement" de Kazan) que je porte parfois cet incroyable collier », a dit Faye.

CINÉMA

TOUTE L'ACTUALITÉ DU 7ème ART

Directeur de la Publication
Georges HEMERET

●

Rédaction-Administration
Editions et Publications

Du Sénart
13 Avenue de la République

EVRY-91

●

Rédacteur en Chef
Georges Léonard

Sécrétaires de Rédaction
John Alexander RYAN
Henri RODE
Delmer JONES
Javier DURAN
Françoise APPEL
Janine FREYDEFONT

Conseiller Technique
Roland LESAFFRE

●

Distribution N.M.P.P.

sommaire

	Page
Flashes cinéma	4
L'As de Trèfle Robert REDFORD	10
Chez les arborigènes d'Australie	16
L'amour est une grande parole	24
YUL: Le chauve de charme	27
Critiques de films	38
Les supers-stars d'Andy Warhol	40
Lune de miel aux orties	42
Chère Jeanne Moreau	44
Requiem pour un vampire	48
Pour ou contre Twiggi	50
La chatte du cinéma français	56

Tous droits réservés, reproduction même partielle interdite • Dépot Légal n° 38130 3ème trimestre 1972 • Édité par la Sté d'Editions et Publications HEFA pour le compte Editions du Sénart - SARL au cap. 20 000 F - R.C. 70 B 2999, siège social, 30 rue Pierre Sémard, PARIS 9ème - Administration 13 Rue de la République EVRY 91 Com. par. en cours.

BULLETIN D'ABONNEMENT À RETOURNER
Sté D'EDITIONS ET PUBLICATIONS DU SENART
13 - AV. DE LA REPUBLIQUE - EVRY 91 -

NOM ..... PRENOM .....
ADRESSE ..... VILLE .....
Abonnement - France: 3 mois 20.00 - 6 mois 38.00 - 12 mois 65.00 F
Etranger: 3 mois 25.00 - 6 mois 45.00 - 12 mois 75.00 FF.
Avis important: Ecrire très lisiblement votre adresse.

FLASHESCINÉMA

Valerie Stanton est la jeune anglaise qui a décidé, par sa beauté, de tirer sur les spectateurs... à bout portant, dans le film de Cope Kenneth.

A BOUT PORTANT

Cope Kenneth, cinéaste en provenance de la télévision anglaise, ait qu'il ne suffit pas d'avoir, pour tête d'affiche, un nom en or comme celui de David Niven pour obtenir, partout, le suffrage du public. Aussi a-t-il décidé, dans « She'll Follow You Anywhere », de mettre dans son jeu trois jolies filles. Il déclare: « Leur charme atteint le spectateur... à bout portant ». Nous signalons, pour ceux qui ne seraient point effrayés par le pouvoir de ces redoutables personnes, qu'elles se nomment Valerie Stanton, Anna Matisse (grande admiratrice du peintre du même nom) et Madeline Collinson. Cope Kenneth les a voulues tout à fait dissemblables. « Car dit-il, il existe tout autant d'amateurs de types de beauté féminine différents qu'il existe de gourmets en cuisines d'origines diverses ». Cette explication gastronomique, si l'on veut, n'enlève rien au charme respectif de Valerie, Anna et Madeline. La première se propose douce, provocante et très anglaise. Anna Matisse a un raffinement français. Elle aime la dialectique passionnée. Madeline Collinson a quelque chose de la belle romaine à l'époque de la Décadence. Il n'en reste pas moins que, loin d'être décadente, sa beauté est des mieux construites.

Anna Matisse est une française cultivée, raffolant de bonne peinture. Pas étonnant, avec un nom pareil. « J'aime, dit-elle, les amours discursives ».

Madeline Collinson, autre vedette de Cope Kenneth, rappelle les beautés italiennes de la Rome antique. Elle fait d'ailleurs tait pour cela...

LA MORSURE D'HIRAM

Hiram Keller fut révélé, par Fellini, dans son « Satyricon », où il passait par les expériences sensuelles les plus bariolées. Hiram est maintenant en faveur dans les studios italiens, où il tourne un film de Mauro Stefani, mettant en scène des belles de jour et de nuit, à l'époque des péripatéticiennes. A sa blonde partenaire Evelin Steward, au cours d'une séquence, Hiram Keller inflige le baiser-morsure. Dont acte.

MILAN
CALIBRE 9

Machiavel a dit: « Qui est-ce qui fait le péché? C'est la volonté, ce n'est pas le corps ». Voilà une opinion que Barbara Bouchet pourrait reprendre à son compte. Quel corps, en effet, semble plus impeccable (dans la bonne acception du terme) que le sien? Le réalisateur italien Fernando Di Leo est bien de cet avis. Cet admirateur de la beauté pousse son culte jusqu'à la métaphysique. Dans "Brucia, ragazzo, brucia", avec Françoise Prévost, il nous montrait comment les exigences de la chair rejoignent nos conceptions morales les plus profondes.

Dans ce film singulier, où le réel nous agressait par le thème obsessionnel du désir, l'actrice cherchait le plaisir comme un équilibre et une plénitude, par rapport à ce qu'une vie traditionnelle et bourgeoise ne lui donnait plus. Mais, de plus en plus, le public entend que tout ce

Barbara BOUCHET

BARBARA BOUCHET

dans un film de Fernando Di Leo
avec Gastone Moschin,
Frank Wolf, Philippe Leroy,
Mario Adorf, Lionel Stander,
Ivo Garrani, Luigi Pistilli.
Production Daunia 70.

qui concerne l'amour et l'érotisme, dans les films, nous soit montré par rapport à ce qui se passe dans le monde. L'histoire de "Brève rencontre", le film célèbre de David Lean, semblerait bien fade aujourd'hui. Fernando Di Leo déclare: « Dans tout ce que les cinéastes montrent à l'écran désormais, se profile, en arrière fond, ce monde que Shakespeare et Faulkner nous donnent comme "plein de bruit et de fureur". "Milano Calibro 9" sous-entend cela. »

Dans ce nouveau film de Di Leo on retrouve les thèmes durs et violents qui ont fait le succès des romans policiers de Giorgio Scerbanenco, auteur "noir" de "Vénus privée", dont Yves Boisset tira son second film. Scerbanenco, mi-italien mi-slave, se révèle dans ses romans fasciné par la vie des grandes cités et les fauves humains qui les peuplent. Les plus belles filles — dont Barbara Bouchet est ici la représentante — y sont menacées par la violence et la mort. Elles glissent à leur perte par une sorte de goût du malheur qui ressemble à la fatalité. « Mais incarner une héroïne de Scerbanenco, aver toute l'intensité intime que cela comporte, c'est vraiment passionnant, a dit Barbara Bouchet. Cet auteur de thriller autopsie les consciences! »

L'action de "Milano Calibro 9" tourne autour d'un vol de 300.000 dollars, d'un tueur professionel, d'une bande de truands, de mystérieux assassinats — mais aussi de l'impact sensuel que Barbara Bouchet, une fille de night-club, possède sur l'homme traqué et armé que personnifie Gastone Moschin. Mais ne vous fiez pas à ces ingrédients traditionnels: c'est un Milan imprévu, à l'atmosphère cruellement prenante — où l'érotisme rejoint la loi de la jungle —, un Milan aux coulisses ignorées, que décrit la caméra de Fernando Di Leo, en restant fidèle à la peinture en eau forte du roman de Giorgio Scerbanenco, auteur d'ailleurs mort voici deux ans, alors qu'il conquérait la célébrité.

Autour de Barbara, éblouissante dans son deux-pièces en strass, Di Leo a voulu des acteurs aux visages familiers, qui ne cessent de peupler les co-productions franco-italiennens: Frank Wolf, Mario Adorf (deux Allemands de Rome), le français Philippe Leroy, Lionel Stander, etc. Mais la curiosité de ce film est de voir Moschin, dont on ne compte plus les créations humoristiques, dans une caractérisation dramatique: serait-il vraisemblable, maniant un gros calibre 9? Il l'est. Le truand qu'il campe est d'une présence réelle.

LE SAVIEZ-VOUS:

Le Grand-Albert

EST LE SEUL JOURNAL FRANCAIS DES SCIENCES SECRETES

LE SAVIEZ-VOUS

Une étoile qui brûle toujours: Raimu, à juste titre, reste un visage légendaire du cinéma. Il fut de ces acteurs dont la seule présence donnait un ton, un climat à un film. Imagine-t-on les principales oeuvres cinématographiques de Pagnol sans lui? Raimu fait corps avec toute une mythologie du "fort en gueule" marseillais, qui cache une âme tendre sous un aspect rugueux. Les origines de Raimu, l'homme et l'acteur qu'il fut, ses étapes, sa carrière jusqu'à la totale réussite — et jusqu'à la Comédie française, lui qui débuta à l'Alhambra de Marseille! — nous sont contées par Maurice Périsset, dans la biographie qu'il lui consacre, avec un bonheur constant. Maurice Périsset, écrivain et créateur du Festival de Hyères (et de Toulon) "trousse" ses portraits de "Jules" soit avec esprit, soit grâce à des analyses d'une grande justesse. Raimu n'est plus une ombre regrettée, dans l'Empyrée des dieux de l'écran et de la rampe: il vit à nouveau devant nous, il nous parle. Ce volume comporte maints scénarios des succès de Raimu à l'écran, dont celui de "Dernière Jeunesse", le film de Jeff Musso (récemment redistribué au Quartier Latin) où l'on voit que, vingt ans avant la "Nouvelle Vague" le surprenant Raimu savait s'adapter à des nuances, une intensité de jeu sous-jacente (il n'avait plus rien alors du trop coloré César) qui font notre admiration aujourd'hui. — Dans cette même collection "Etoile", ont paru, entre autres, un excellent Charlie Chaplin de Maurice Bessy et Robin Livio, un Bourvil de Maurice Bessy, une "Garbo" de Livio et un Jean-Paul Belmondo "voyou de charme", plein de verve, de Robert Chazal. — H.R. (Collection **Etoiles.** Denoël).

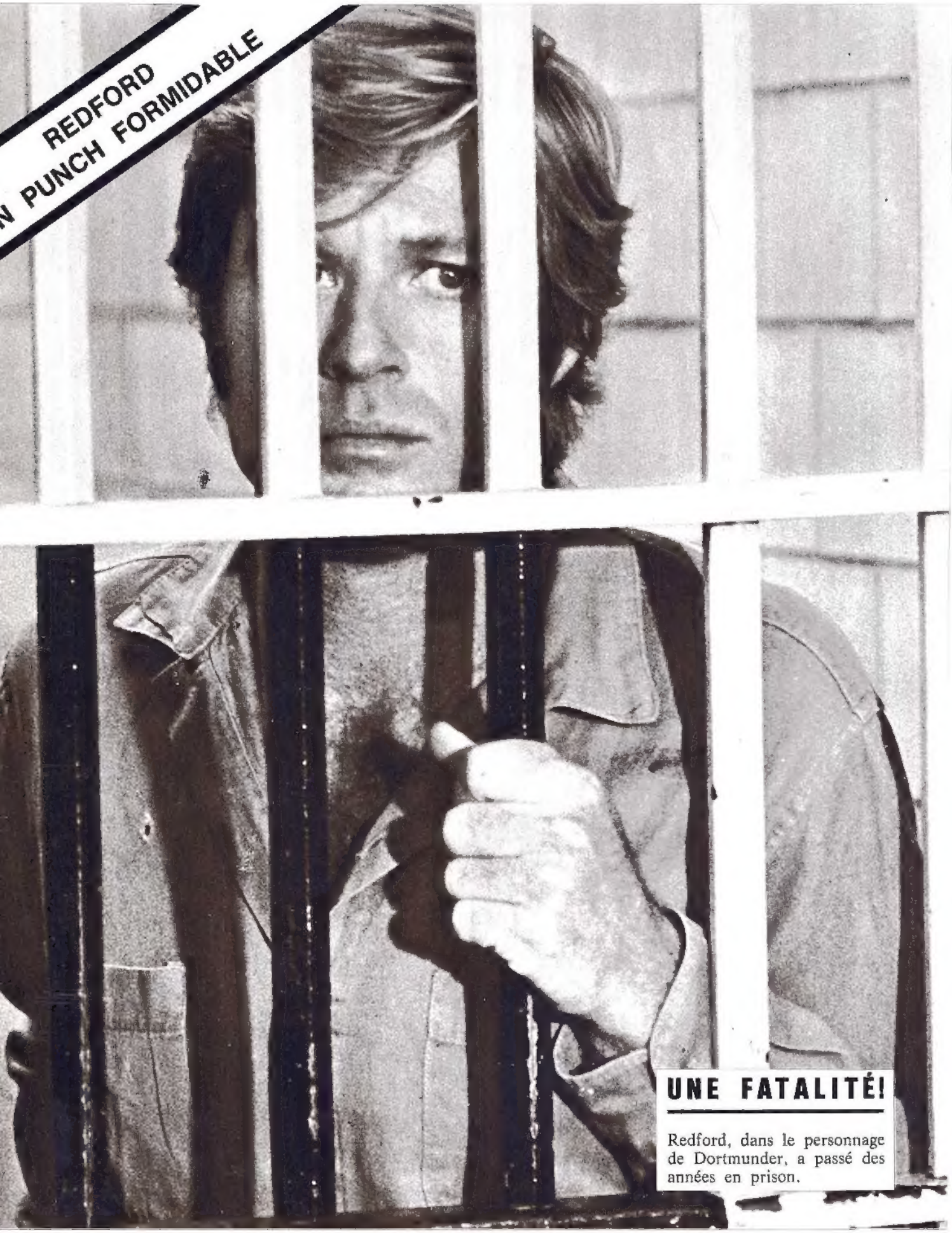
- **L'aide dans le financement du film en France et a l'étranger** (Notes et Etudes Documentaires): une étude très précise et indispensable de Claude Degand sur l'analyse des régimes nationaux de onze pays, concernant le financement des films et l'aide dans l'économie du cinéma.

- « **Les Editions SEGEHERS** lancent ce mois-ci une nouvelle collection consacrée au cinéma. Celle-ci, intitulée « Filmothèque », proposera au public, sous forme de récits romanesques largement illustrés et suivant très fidèlement les scripts originaux, les textes de grands films choisis parmi les meilleurs de l'actualité. Premier titre paru: **Ça n'arrive qu'aux autres** de Nadine Trintignant, que suivra en juin **Eglantine** de Jean-Claude Brialy. Cette collection est dirigée par Gilles Durieux et Pierre Lherminier ».

- **A la tour Montparnasse, les bateaux sont morts** (librairie Saint-Germain-des-Prés). On soupçonnait Gilles Durieux, (bis) journaliste de cinéma, d'être poète la preuve en est administrée. Tendresse et cocasserie d'un rêveur.

- **Alain Robbe-Grillet** par André Gardies (collection « Cinéma d'Aujourd'hui », Seghers). L'œuvre, des témoignages, des propos inédits: un romancier et un cinéaste à la démarche singulière.

REDFORD N PUNCH FORMIDABLE



UNE FATALITÉ!

Redford, dans le personnage de Dortmunder, a passé des années en prison.

UN ETONNANT ACTEUR - ARTISTE PEINTRE D'HOLLYWOOD

ROBERT REDFORD

L'AS DE TRÉFLE DE HOLLYWOOD

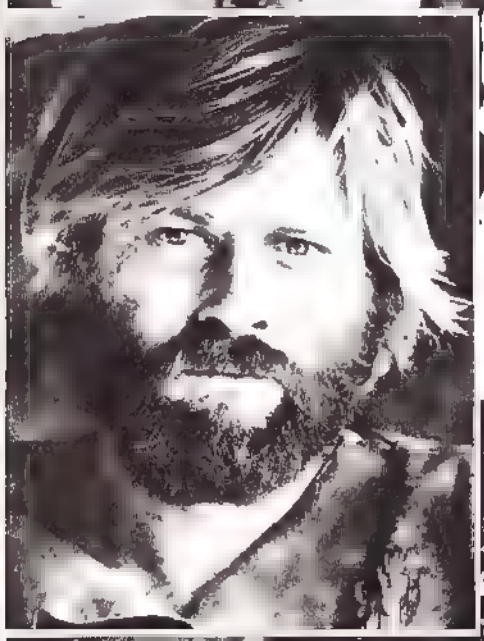
C'est Sidney Pollack, le merveilleux réalisateur de « Propriété interdite » – où il fut son interprète – qui donna ce surnom à Robert Redford: « L'as de trèfle de Hollywood ». Quand on demande: « Pourquoi cela? » à Pollack, il répond: « Parce que, dès qu'il est en tournage en extérieurs, Bob recherche la prairie la plus proche. Pas un comme lui pour flairer le trèfle à quatre feuilles qui, comme chacun sait, porte bonheur, et le cueillir pour en faire cadeau à ses amis. De plus, Robert Redford a une manie: dès qu'il a trouvé un trèfle de cette famille rare, il dresse son chevalet à cet endroit prédestiné, et il se met à peindre... Car son grand hobby, c'est la peinture: on connaît déjà Redford, aux Etats-Unis, en tant que peintre de valeur, et je suis tout à fait sûr qu'il ne tardera pas à avoir la même excellente réputation, comme tel, de l'autre côté de l'Atlantique ».

Pour « Les Quatre Malfrats » du film de Peter Yates (« Bullitt »), mener à bien le hold-up qu'ils perpètrent au Brooklyn Museum de New-York a demandé une extraordinaire préparation. Mais l'homme propose, et le hasard dispose. Voler le fabuleux diamant, on le devine, ne sera pas pour eux de tout repos. Il y aura de la casse, des poursuites, des bagarres. Le tout filmé par une caméra en délire, avec des gags qui explosent au nez des spectateurs sidérés. Bing! Bang! Bing! C'est plus vrai que le vrai. On croit y être. Les acteurs Robert Redford, George Segal, Ron Leibman, Paul Sand, étaient exténués après ces tours de force sportifs. On le serait à moins!

ROBERT REDFORD

Le malfrat Robert Redford possède la plus jolie sœur du monde...

Robert Redford (à gauche) et George Segal ont promis à Moses Gunn, ambassadeur d'un pays africain, de dérober pour lui un diamant d'une valeur inestimable: c'est le pivot de l'action du nouveau Peter Yates: « Les Quatre Malfrats »



Ci-contre Robert Redford dans le film

« JEREMIAH JOHNSON »

George Segal en pleine action...

Un étonnant acteur-artiste peintre:

ROBERT REDFORD

L'AS DE TRÈFLE DE HOLLYWOOD

Notre correspondant Delmer V. Jones a rencontré Bob Redford à Londres. Il lui a demandé de s'exprimer sur la peinture, par rapport à la façon dont il composait ses personnages à l'écran.

— *Bien que je sois avant tout paysagiste — a répondu le héros de* « Willie Boy » *de Polonsky — je n'ai cessé de me représenter les caractérisations que j'interprète comme des peintures. Je vois, d'abord, tel personnage que je dois incarner comme peint dans mon esprit. Cela m'aide beaucoup à le rendre vraisemblable. Il s'agit là d'un phénomène intérieur bien difficile à expliquer...*

— Oui, car, comme vous êtes un acteur terriblement actif, remuant, vivant, la peinture s'anime singulièrement.

— *Exact! — admet Robert Redford. — Mais, quand on possède un hobby sérieux, il représente toujours pour vous une référence intéressante. Adolescent, quand je faisais des études de peinture, j'ai parcouru les musées et les galeries les plus célèbres d'Europe. Aujourd'hui, si un film me conduit à l'étranger, je fais de même. Cela enrichit singulièrement ma personnalité d'acteur.*

Robert Redford, né à Santa Monica, Californie, voici trente-trois ans, fit ses études à l'Université du Colorado, région dont il aime la splendeur sauvage, qu'il a souvent fixée sur ses toiles. Il s'orienta ensuite, considérant la peinture comme un luxe, vers le théâtre, et brilla à Broadway dans plusieurs pièces, dont «Pieds nus dans le Parc », qu'il interpréta ensuite à l'écran avec Jane Fonda. Il tourna aussi pour la télévision et se fit connaître à l'écran, sur le plan mondial, dès « *La Poursuite impitoyable* » d'Arthur Penn, avec Marlon Brando et Jane Fonda (une bonne amie à lui). Plusieurs films, où il fit des créations impressionnantes, suivirent, comme « *Butch Cassidy et le Kid* » (avec Paul Newman), « *Little Fauss and Big Halsey* », « *The Crow Killer* », et il vient d'achever le triomphe de Cannes: « *The Saga of Jeremiah Johnson* », nouveau film de Pollack, qui le révéla au cinéma, après avoir campé l'un des « *Quatre Malfrats* » de Peter Yates, le célèbre cinéaste du non moins célèbre « *Bullitt* ».

Redford a déclaré à Delmer V. Jones:

— *Pour « Les Quatres Malfrats », Yates a reconstitué en partie l'équipe à qui l'on doit « Butch Cassidy et le Kid », en m'engageant ainsi que William Goldman l'un des scénaristes les plus chers d'Hollywood. Mais Goldman obtient du cousu main! En tournant* « Les Quatre Malfrats » *(The Hot Rock) il avait l'ambition de faire un* « Butch Cassidy » *newyorkais dont les héros, truands cyniques mais sympathiques, maintiendraient ce ton d'humour retors dans le suspense qui faisait le charme du divertissement en forme de western de George Roy Hill.*

Il y eut trois mois de tournage à New-York, en décors naturels — un commissariat de police, la prison de Nassau, Long Island, la First National City Bank, le Brooklyn Museum, où les quatre garnements font un coup des plus « fumants ». Sous les traits de Redford, bien entendu, de George Segal, de Ron Leibman et de Paul Sand, sur une musique lancinante de Quincy Jones, ils mettent la main sur un énorme diamant, exposé au Brooklyn Museum, afin de le remettre à l'ambassadeur d'un pays africain. Lequel prétend en être le véritable propriétaire, et entend le récupérer coûte que coûte, en faisant appel aux malfrats. Ces derniers, comme il se doit, entendent être largement récompensés par lui. Mais ce périlleux larcin, extraordinairement bien mené, véritable « clou » du scénario, va leur compliquer singulièrement l'existence. Robert Redford, dans le film, a passé des années en prison, et l'ombre des barreaux risque toujours de se refermer sur lui. Néanmoins « *Les Quatre Malfrats* » ne manque pas d'humour, de picaresque moderne, de drôlerie: les excellents acteurs que sont Segal (dont on ne compte plus les éblouissantes créations), Leibman et Sand, auprès de Redford, nous font passer d'irrésistibles moments, où le suspense et la drôlerie se gagnent de vitesse. Redford a dit:

— *Peter Yates a voulu filmer la vitalité de New-York, la turbulence de ses rues, la densité de certains de ses quartiers, afin de donner une émotion plus vive aux péripéties et au caractère des comédiens. Il y est parvenu. Yates a cette théorie: sensibiliser le public, visuellement, par le cadre et, émotionnellement, par les acteurs. Quand on est dirigé par lui, on donne à plein, on est tout à fait « dans le bain ».*

Aujourd'hui, Robert Redford, l'As de Trèfle, tout autant que d'art dramatique et de peinture, est préoccupé par les problèmes politiques. On devine qu'il a des idées fort avancées: qui croirait le contraire? Il possède plusieurs personnages publics parmi ses amis, dont le maire de New-York John Lindsay. Redford prépare d'ailleurs un film politique. Ce film secouera certainement la « majorité silencieuse » des USA.

DELMER V. JONES

bientôt à Paris
"Cabaret"

LIZA «joue les» Marlène

LIZA MINNELLI eut, lors de ses apparitions à l'Olympia, comme à Londres ou à New-York, un immense succès: le public ne s'y trompait pas. Il saluait en elle, non seulement la fille de l'éblouissante Judy Garland et du cinéaste Vincente Minnelli, mais une vraie « bête de race » du music-hall. A l'écran, Liza se révèle tout aussi remarquable: « Charlie Bubbles », d'Albert Finney, puis « Dis-moi que tu m'aimes, Junie Moon », de Preminger, en firent une vedette à part entière. Nous allons la découvrir — plus « elle » que jamais — dans « Cabaret », d'après l'opérette « Adieu Berlin », un musical dirigé par Bob Fosse, avec Michael York et Joel Grey en meneur de jeu. Dans ce film, qui est une brillante plongée à travers un music-hall illustré par la Marlène Dietrich de « l'Ange Bleu ». On assure que Liza Minnelli, par son brio, chantant, dansant, enfiévrant le public, y égale en « punch » la grande actrice. Mais elle reste Liza, un oiseau rare entre tous par la caractéristique instinctive de ses dons.

LE NOUVEAU FRANÇOIS TRUFFAUT

avec
Bernadette Lafont
et Charles Denner

Une belle fille comme moi

On le savait depuis des années: Bernadette Lafont, découverte de Truffaut, était non seulement l'une des filles au sex-appeal le plus explosif de notre cinéma, mais aussi une comédienne au talent piquant, souple, original. Bernadette tourna maints films, où elle n'eut pas assez l'occasion de prouver sa classe. Puis vint l'explosive « Fiancée du Pirate », de Nelly Kaplan: le tour était joué. Bernadette avait droit désormais à la tête d'affiche. Elle retrouve donc son ami François Truffaut dans « Une Belle fille comme moi», dont l'action, d'après l'auteur de la Série noire Henry Farrell, est percutante à souhait. Bernadette l'explique ainsi: « En prison, un psychologue interroge longuement une jeune détenue. Peu à peu, au fil du récit de l'étonnante prisonnière, il sera entraîné dans une aventure du plus haut « crazy ». Charles Denner, Claude Brasseur et Guy Marchand accompagnent Bernadette dans « Une Belle fille comme moi » le premier vrai film comique de François Truffaut.

Le suffrage obtenu par « Love Story », en librairie comme à l'écran, a donné une nouvelle confiance aux producteurs en ce qui concerne les films d'amour, — d'Amour avec un grand A. Depuis quelques années, les intrigues sentimentales, jugées par trop sirupeuses, étaient dédaignées du public. Aujourd'hui, il paraît que « L'Amour est un bien grand mot », d'Alfred Vohrer, fait de fort nombreuses entrées en Allemagne. Or, le scénario est précisément du genre honni avant le succès de « Love Story »: un étudiant quelque peu romantique, Olivier, doté d'un père riche et antipathique et d'une mère hyper-sensible, tombe amoureux fou d'une jeune femme mariée, à l'aéroport de Francfort. Or, il se trouve que cette personne ravissante est la conjointe d'un collègue du propre père d'Olivier. Bientôt, à cause d'indiscrétions et des commérages d'une amie jalouse, le pot-aux-roses de cette passion secrète sera révélé. Scandale. Les amants, contre qui tout et tous se coalisent, se sentent éperdus, traqués, — et Verena devra même subir l'odieuse vengeance de son époux bafoué. Les âmes sensibles (qui, en ce cas, ne sont pas tout à fait celles qu'appréciait tant Stendhal) pleurent beaucoup en voyant « L'Amour est un bien grand mot ». Au bénéfice du film de Vohrer, un couple juvénile et charmant: Judy Whinter et Malte Thorsten. N'est-ce pas leur faire un compliment d'ajouter qu'ils parviennent à rappeler, par leur jeu sensible, le couple de « Love Story »?

L'amour est un grande parole mais il n'empeche pas l'appétit.

L'amour est un bien grand mot

L'amour est une grande parole pour qui sait aimer.

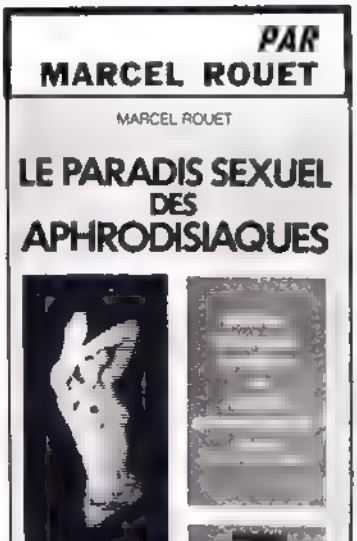
Un film d'Alfred Vohrer
scénario de Manfred Purzer
d'après une histoire originale
de Johannes Mario Simmel,
avec Judy Winther (Verena), Malte Thorsten (Olivier), Donata Hoffer, Joey Schoenfelder, Inge Langen, Herbert Fleischmann.

une encyclopédie de la vie sexuelle en quatre volumes

SEULEMENT 99 F.

BON DE COMMANDE

PAR MARCEL ROUET



NOM ..... PRÉNOM

ADRESSE

Je déclare avoir plus de 21 ans

Je désire recevoir le 4 volumes de Marcel Rouet, pour la somme forfaitaire de 99 00 Francs, frais de port compris (joindre obligatoirement chèque ou C.C.P. à l'ordre de N.O.E. diffusion CCP 16.971-80 - Paris)

●●●●● **N.O.E. 10 Rue du Regard - 75 PARIS 6ème** ●●●●●

PETITES NOUVELLES CINÉMA

■ « Tropique du Cancer », de Jospeh Strick, adapté du roman d Arthur Miller. Sortie imminente après deux ans d'interdiction par la censure

■ *« Dangerfield », film que réalise Michael Winner pour Walter Mirish, change de titre: il devient « Dossier Scorpion ». Michael Winner, Walter Mirish, les interprètes Alain Delon et Burt Lancaster sont tous scorpions. In hoc signo vinces.*

■ Projet Paramount de tournage d'un film intitulé « Z P.G », avec Oliver Reed et Géraldine Chaplin. Liz Taylor, qui vient de terminer « X.Y. et Z. » avait déjà tourné il y a quelques années « V.I.P. »
Et bientôt, les titres en alphabet morse

■ *Kirk Douglas réalisateur. Le célèbre acteur passe derrière la caméra pour « Scalawag », western dans lequel il interprétera le rôle d'un fameux bandit mexicain. Le film sera tourné en Yougoslavie en juin et produit par Bryna, la maison de production de Kirk Douglas*

■ « Chacal » de Fred Zinnemann (« Tant qu'il y aura des hommes » et « Le Train sifflera trois fois »). Tentative d'assassinat fictive contre Charles de Gaulle. Début de tournage le 26 mai.

■ *Jane Fonda et Donald Sutherland sont à nouveau réunis dans: « Steelyard blues », film dans lequel les deux personnages volent un vieil aéroplane, source d'ennuis et de mésaventures. Réalisation: Alan Myerson. Distribué par Warner-Columbia*

■ Frank Sinatra vient de vendre son avion, ainsi que son appartement londonien. Sa propriété d'Acapulco est à vendre. Frank Sinatra va jouer « Le petit Prince »

■ *On raconte que le présentateur d'une émission politique télévisée très célèbre aux U.S.A., rencontre dans la rue, alors qu'il était avec un client, signe de la main, dressant leur doigt un groupe de noirs qui lui font un en l'air.*
« Vous voyez, dit le présentateur à son client, nous sommes les n. 1 sur le marché noir »

■ François Chalais, exprimant son opinion à Claude Lelouch, à propos d'un mauvais film à gros budget passant actuellement sur les écrans parisiens: « C'est un film à voir les yeux fermés ».

■ *Depuis qu'il a été élu « L'Homme parfait » par le magazine féminin Cosmopolitan (dans lequel on peut voir une photo « parfaite » et très déshabillée), l'acteur Burt Reynolds (« Sam Whisky ») est littéralement envahi par les admiratrices. Interrogé, Reynolds a déclaré que cette popularité lui plaisait: « Je peux enfin recevoir des scénarios qui ne sont pas couverts par les traces de doigts de Steve Mc Queen ».*

■ «Histoires Scélérates» sera la prochaine réalisation de Pier Paolo Pasolini. Production et distribution Artistes Associés

■ *Hitchcock, à propos de son film « Frenzy »: « J'apparais deux fois dans le film, parce qu'on ne me remarquait pas la première fois. C'est une expérience à ne pas répéter: je ne veux pas souffrir l'indignité d'être un acteur »*

■ Henri Garcin, interprète de « Un Cave » et de « La Nuit bulgare » récemment, passera derrière la caméra pour réaliser un film humoristique sur les milieux de la haute finance: « Les Pharaons ». Interprètes pressentis: Jean-Pierre Marielle, Jean Rochefort, Michel Galabru, Philippe Noiret.

■ *Déclaration de Howard Hughes à Noah Dietrich, son homme de confiance pendant trente-deux ans: « Mon premier objectif est de devenir le plus grand champion de golf du monde. En second lieu, le meilleur pilote. Troisièmement, je veux devenir le plus célèbre producteur de films du monde. Enfin, je veux que vous fassiez de moi l'homme le plus riche du monde ». En toute simplicité n'est-ce pas!*

Yul Brynner pendant les prises de vues de "Catlow" auprès de Richard Crenna qui est, comme lui, un as d'Hollywood.

YUL
LE CHAUVE DE CHARME

APPRECIE LA BAGARRE MAIS NE BOUDE PAS
LES DIVERTISSEMENTS MOINS VIOLENTS

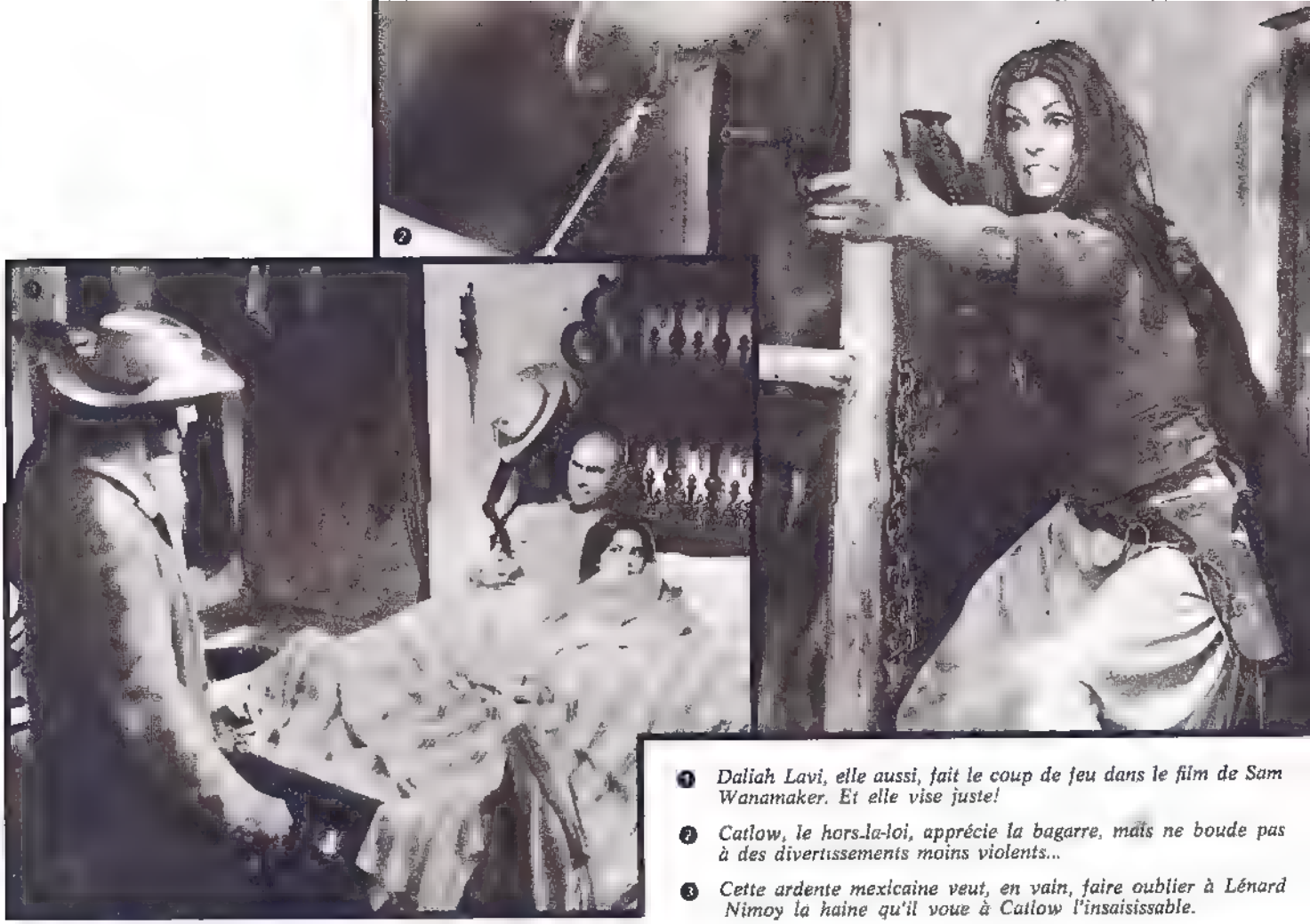
CATLOW

C'EST A VOUS COUPER LE SOUFFLE

Qui a dit que le cinéma était désormais assez adulte pour se passer des grands acteurs?

C'est là, pensons-nous, une opinion bien préconçue quand il s'agit d'un western spectaculaire, tel que le nouveau film de Yul Brynner: "Catlow". A ce genre de productions, faites pour le plus vaste public, la présence, le punch, le savoir-faire étincelant d'un ou de plusieurs acteurs légendaires est nécessaire. Brynner le démontre ici encore une fois. Tous comme ses amis Gregory Peck, Kirk Douglas et Paul Newman, Yul pratique d'ailleurs ce que John Wayne a appelé « l'hygiène du western ». Ce qui signifie qu'il apprécie vivement, comme ses camarades que nous citons, le fait de se colleter avec la vie des grands espaces, au cours de réalisations en extérieurs demandant toujours un réel effort physique aux comédiens les mieux rompus à tous les sports.

Vous le constaterez: dans "Catlow", Yul Brynner, qui fut d'ailleurs acrobate de cirque à ses débuts, montre une forme éblouissante. Ses prouesses vous coupent le souffle.



❶ *Daliah Lavi, elle aussi, fait le coup de feu dans le film de Sam Wanamaker. Et elle vise juste!*

❷ *Catlow, le hors-la-loi, apprécie la bagarre, mais ne boude pas à des divertissements moins violents...*

❸ *Cette ardente mexicaine veut, en vain, faire oublier à Lénard Nimoy la haine qu'il voue à Catlow l'insaisissable.*

ui est Catlow? Brynner, qui aime les personnages violents et rugueux, où il excelle, répond lui-même:

— C'est un homme qui vit en marge de la loi, conformément à sa propre interprétation des dispositions législatives en vigueur sur le territoire qui sépare le Mexique du Texas. L'un des héros les mieux venus de l'auteur Louis Lamour, spécialiste de l'Ouest. Catlow se soucie peu de la puissance croissante des gros propriétaires, dont les ranches s'étendent toujours plus loin, dont les barbelés apparaissent un peu partout. Catlow vit du bétail qu'il trouve, et cela en employant les meilleurs cowhands de la région. Comme l'action du film se situe en 1874, la guerre de Sécession est terminée et, même dans cette contrée lointaine, une nouvelle Amérique est en train de naître. Mais cela, Catlow ne veut pas le voir. Et c'est pourquoi son meilleur ami lui-même, le marshal Ben Cowan (Richard Crenna) sera dans l'obligation légale de l'arrêter et dans l'impossibilité sentimentale de le faire, — impossibilité d'autant plus réelle que Catlow, sans renier Cowan, ne se montre guère disposé à offrir sa tête aux législateurs de la grande ville. Dans le film de Sam Wanamaker, ex-collaborateur d'Elia Kazan, Lee Strasberg et Joseph Losey, nous assistons à la naissance d'une Amérique civilisée, par rapport au monde des pionniers aux conceptions frustes, en même temps qu'à une action intense, sur le plan western, « C'est dans le western, dit Wanamaker, comme dans la tragédie grecque de jadis, que l'on projette les aspects fondamentaux de la nature humaine, et cela avec cette simplicité qui est le gage de sincérité ».

« Catlow » le dissident verra sa tête mise à prix; les propriétaires terriens lancent à ses trousses le plus redoutable, le plus rusé chasseur de primes de l'état, un certain Miller (Léonard Nimoy), auquel ils ont enjoint de mettre fin aux activités de Catlow par n'importe quel moyen. Cowan, ayant attrapé Catlow, se voit soudain contraint de le protéger contre les assauts meurtriers de Miller, des Indiens, et même de l'armée mexicaine qui considère d'un mauvais œil le projet de Catlow de s'emparer d'un chargement d'or sur son territoire.

Yul Brynner complète ainsi ce tableau mouvementé de « Catlow »:

CATLOW

UN FILM...

— Deux femmes, plus séduisantes l'une que l'autre, achèvent de rendre la situation proprement inextricable: la brûlante et sauvage Rosita (Daliah Lavi), prompte à défendre, aimer et haïr Catlow, et la non moins belle aristocrate mexicaine Christina (Jo Ann Pflug) qui a également du penchant pour lui. Vous voyez que Sam Wanamaker a voulu, avec elles, me consoler des tours que me joue ma sale caboche, dans « Catlow ». Il est vrai que ces ravissantes ne seront pas pour moi des relations de tout repos non plus! Leur intimité ressemble à de la dynamite.

Catlow et le Marshal survivent aux attaques indiennes, mexicaines et autres, sans pour autant échapper au dilemme: entre le devoir et l'amitié, quelle issue choisira Ben Cowan?

— Pouvez-vous nous confier le mot de la fin

A VOUS COUPER LE SOUFFLE

de « Catlow »? avons-nous demandé à Yul Brynner.
Il s'en est tiré par une œillade malicieuse:
— Sachez seulement que l'imagination de Catlow parviendra à résoudre l'épineux problème, à la satisfaction des protagonistes et du spectateur.

Le retour de DALIAH LAVI

Dans le film de Sam Wanamaker — à qui nous devons notamment « Le gang de l'Oiseau d'Or » et « L'Exécuteur » — on salue la rentrée de Daliah Lavi, l'une des plus jolies filles du cinéma, qui vit maintenant en Angleterre après une carrière internationale des plus colorées. Daliah peut jouer l'héroïne de «Lord Jim », de David Lean, comme les belles de science-fiction, en passant par un policier inspiré d'Agatha Christie, ou un film fantastique de Mario Bava tel que « Le Corps et le Fouet ». Son clavier est très étendu. «Mais, dit-elle, c'est la première fois que je joue une furie mexicaine. Avec Yul, dans "Catlow", je suis à la fois une passionnée, une catcheuse, un pistolero en jupon et une pasionaria politique. Durant cette réalisation explosive, lui et moi, comme tous nos camarades, nous avons été couverts de bleus et d'écorchures — mais nous n'avons pas connu un seul instant d'ennui ».
On s'en doute!

GILIAN MALCOMBE

❹ *« Catlow » est un outlaw qui ne craint ni Dieu ni le diable dans le film de Sam Wanamaker; mais, dès qu'il avait quitté la tenue de son héros, Brynner redevenait un véritable boute en train. Il amusait ainsi non seulement Daliah Lavi mais toute l'équipe, en extérieurs à Almeria, Espagne.*

❺ *Sur le plateau de « Catlow », son nouveau western, Daliah Lavi, sa partenaire, et Yul Brynner forment une paire d'amis. L'entrain explosif du « chauve de charme » est irrésistible!*

❻ *C'est l'ennemi de Catlow-Yul Brynner: Leonard Nimoy, le chasseur de prime qui a juré d'avoir sa peau.*

A CANNES
RUSH SUR TANIA BUSSELIER

Chaque année, le Festival de Cannes lance sa starlette-bombe. 1972 aura vu éclater la charme de Tania Busselier, mannequin de la haute-couture parisienne. Tania, au bras de Roland Lesaffre, a non seulement fait sensation par son audacieuse (et ravissante) robe baby-doll transparente, ne cachant rien des dons que lui fit le Créateur, mais aussi en suivant un exemple célèbre: elle arriva au Palais des Festivals sur un blanc destrier, à l'admiration de tous. Inutile de dire qu'après cette prouesse... équestre, Tania, mitraillée de flashes, subit l'assaut des producteurs. Nous verrons Tania sur le grand écran.

PLEIN FEUX SUR LE CINEMA

De notre correspondante permanente a Hollywood
FRANCOISE APPEL:

1972

CE QUE VOUS NE SAVIEZ

AVANT-HIER LES OSCARS D'HOLLYWOOD
HIER LES FESTIVALS DE CANNES ET TOULON

LE TRIOMPHE DE CHAPLIN,

de JANE FONDA, de GENE HACKMAN

Comme les années précédentes, cette soirée des Oscars 1972, à Hollywood, a fourmillé d'anecdotes, de faits plaisants et pittoresques. Notre correspondante, Françoise Appel, s'est plue à les observer et à les noter pour les lecteurs de « Play Cinéma », qui en ont ainsi l'exclusivité.

Après la présentation d'un Oscar spécial à Charlie Chaplin, tous les lauréats et présentateurs de la soirée l'entourèrent. Jack Lemmon, son grand admirateur, lui remit un chapeau melon et une badine-Charlot. Chaplin se couvrit le chef du melon, mais le laissa tomber. On mit cette chute au compte de sa fatigue, mais Lemmon affirma que cette apparente maladresse fut due au fait que Chaplin tenta, en vain, de faire sauter, d'un mouvement des doigts, le melon sur sa tête, geste agile dont il se jouait autrefois, et que copièrent le team Laurel et Hardy. Mais Charlot n'a plus sa dextérité d'antan. Le melon à terre, il se baissa pour le ramasser. Instant pénible! Malgré quoi, le cinéaste de « La Ruée vers l'Or » rêve de porter un dernier film à l'écran: « The Freak » (Le Monstre) qu'interpréterait sa fille Joséphine. Mais en aura-t-il la force physique?

En dépit de sa lassitude, Chaplin parvint toutefois à faire entonner aux trois mille spectateurs du « Centre de Musique » de Hollywood une chanson qu'il a lui-même écrite: « Souriez ». Ce qui enthousiasma son supporter numéro 1, le cinéaste-producteur Stanley Kramer.

Sur scène, Jane Fonda, étreignant son coeur, déclara: « Il y aurait beaucoup de choses à dire, mais je ne le dirai pas. Merci beaucoup. « On pensait que Jane, cependant, mettrait à profit l'audience de quelque 75 millions de télespectateurs pour faire une tirade en faveur de certaines minorités et contre la guerre du Vietnam. Mission qu'elle accomplit depuis plusieurs années, quitte à être — sauf ces derniers temps — impopulaire.

— Qu'avez-vous voulu signifier?

— Je pensais à beaucoup de choses, et je pense que les gens, dans l'assistance, savaient à quoi je faisais allusion. Mais je n'ai pas voulu offenser certaines personnes. A quoi bon?

Révolutionnaire, Jane Fonda le paraissait il y a quelques années. Non à présent: le vent, aux Etats-Unis, a tourné. A la soirée, Jane était accompagnée par Donald Sutherland, son cavalier attitré, avec qui elle a tourné un second film depuis « Klute »: « Steelyard Blues », que l'on verra à Paris après son film avec Godard: « Tout va bien ». Dans « Steelyard Blues », elle incarne de nouveau une fille de petite vertu, mais selon une intrigue comique.

Gene Hackman et « The French Connection », qu'il interprète, partaient grands favoris, et le restèrent: ils étaient dans le vent. Aussitôt, le cachet de Hackman a doublé Outre « Les Aventures de Poséidon », qu'il tourne avec Shelley Winters, il a réussi à imposer aux producteurs un projet qui lui tenait à coeur: « Good Luck, Roy Neal ». Deux autres films rivalisaient avec « The French Connection »: « The Last Picture Show », de Peter Bogdanovich et « Un Violon sur le Toit », réalisé par Norman Jewison.

Peter Bogdanovich a 31 ans et commença par écrire des best-sellers et des études sur des metteurs en scène renommés. Avec « The Last Picture Show » (La dernière Séance), il obtient des « Oscars » pour ses interprètes Cloris Leachman et Ben Johnson, et quatre nominations pour d'autres acteurs. « La dernière Séance » dépeint l'ambiance d'une petite ville du Texas à une époque où la télévision s'implante, s'impose, et où l'on ferme l'unique cinéma de l'endroit: la dernière séance. 1950! Un moment psychologique dans l'évolution des U.S.A. Un tournant de leur histoire. « Tout un monde de rêves se termina, selon Bogdanovich, un tas d'autres illusions s'effritèrent ». Ce jeune réalisateur tourna son film en noir et blanc pour accentuer le caractère morose de la petite ville, dont chaque jeune voudrait s'enfuir. Il ne dépassa pas, en budjet, un million de dollars: ce qui est fort peu pour l'Amérique son principe: « Je tourne un sujet pour me faire plaisir à moi-même. Tant mieux s'il convient aussi aux autres! ».

A la soirée des Oscars, ce fut à lui — distinction — que l'on confia le soin de monter l'enchaînement de diverses scènes prises dans plusieurs classiques de Chaplin. Bogdanovich s'en tira en maître.

Ben Johnson, Sam le Lion de « la dernière Séance », personnifie un propriétaire de café philosophe. Il plaisanta, quand on lui remit la statuette d'or: « Tout de même, vous auriez pu donner ça à un plus chic type que moi! ». Cloris Leachman, mère de cinq enfants à la ville, remercia, au contraire, en pleurant toutes les larmes de son corps. Tous deux viennent de décrocher de très beaux contrats, alors qu'ils avaient tourné de nombreux films sans tout à fait s'imposer. Johnson interpréta surtout des westerns de John Ford, et c'est ce dernier qui le convainquit d'accepter le personnage de Sam le Lion: « Je ne me voyais mal, prétend il, dans un film où on peut contempler une jeunesse nue s'ébattant dans une piscine. Ce n'était guère mon genre! ».

Norman Jewison remporta tout de même plusieurs Oscars pour son « Violon sur le Toit », musical qui rapporte une fortune. L'avenir lui sourit et il prépare son prochain grand budjet: « Jésus-Christ super-star ». Pourtant, il quitta le bal désabusé, effondré, comme s'il ne se consolait pas de n'avoir pas décroché le prix de la mise en scène.

Une fois de plus, George C. Scott, héros de « L'Hôpital », jugea bon d'être absent de la cérémonie Il n'a cessé d'affirmer, il est vrai: « Je ne crois pas à la compétition, en matière d'art ». En tant que vainqueur l'an dernier, pour « Patton », c'est Scott qui devait remettre son Oscar à la triomphatrice, Jane Fonda: Walter Matthau, tout sourire, s'en chargea.

Un candidat que la défaite ne rebuta nullement: Peter Finch. Pourquoi le film qu'il interprète, « Un Dimanche comme les autres », n'obtint-il pas plus de trophées? Un membre de l'Académie du cinéma m'assura que « certains puritains du comité durent être effrayés par la hardiesse du sujet: un triangle sentimental, dont deux des angles sont homosexuels ». Ce film montre en effet, un gros plan, deux hommes, dont l'un est Finch, s'embrassant sur la bouche. La caractérisation sensible de Peter Finch est remarquable, d'autant plus qu'à la ville il ne rappelle en rien son personnage de l'écran. Bien des critiques jugeaient que sa composition valait celle de Gene Hackman dans « The French Connection ». De toute façon, sa nomination aux Oscars fait attribuer à Finch le rôle principal de « Lost Horizon », adapté du best-seller de James Hilton, écrit il y a quarante ans. L'action se passe à Shangri-La, dernier refuge sur terre de la civilisation, pays où l'on ne vieillit pas si l'on y suit la philosophie et les sages directives qui y règnent. — « En réalité, déclare Peter Finch, c'est surtout ici que Shangri-La doit exister ». De sa poigne ferme, il indique son coeur, le tréfonds de l'être humain.

Ross Hunter, qui réalisa « Airport », le plus gros succès de l'an passé, prend les rênes de « Lost Horizon ». La musique et les paroles sont déjà écrites par l'un des compositeurs en vogue: Burt Bacharach. L'un des couplets indique:

Avez-vous jamais rêvé d'une place
Loin de toutes les autres
Où l'air respiré est doux et propre
Et les enfants jouent dans les champs de verdure
Et le bruit du canon ne résonne pas à vos oreilles...

Ce « Et le bruit du canon ne résonne pas à vos oreilles » revient comme une antienne.

Peter Finch, en Australie, débuta comme reporter, puis fut un temps garçon de café. Sans succès. Si on lui demande: « Pourquoi n'avez-vous pas réussi dans ce métier, comme le note d'un de vos biographes? » il répond, amusé: « J'avais bien démarré, car, ayant habité Versailles assez longtemps, je parlais français... Par contre, quand je débouchais le champagne, je manquais de doigté: pouf! tout allait à l'autre coin du bar ou éclaboussait la clientèle. C'est pourquoi ma carrière dans la limonade s'arrêta dans les quinze jours. Je n'aurais jamais fait de cinéma, sans le champagne français. Quant aux Oscars, ajoute Peter Finch en riant, eux aussi mènent à tout, à condition d'en sortir, gagnant ou non, comme on le voit dans mon cas! »

Nadia Loufti et Hussein Fahmi dans FLEURS SAUVAGES film egyptien

Festival de TOULON:

Quand on évoque les « Rencontres internationales du jeune Cinéma » qui, pendant sept années, eurent lieu à Hyères, il est nécessaire de rappeler que ce Festival, « pas comme les autres », révéla des noms tels que ceux de Lelouch, Luntz, René Allio, André Delvaux, Philippe Garrel, Guy Gilles, pour ne parler que de cinéastes d'expression française jusque-là inconnus Quant aux cinéastes étrangers découverts à Hyères, il sont légion: bon nombre d'entre eux n'auraient jamais été distribués en France si, d abord, les jurés des Rencontres ne les avaient désignés à notre attention, comme ils le firent pour Miklos Jancso, Carmelo Bene, Alexis Damianos ou Pavlovic. Force est donc de convenir que ces « Rencontres internationales », comme l'a écrit Lelouch, « ont rendu de grands services à tous ceux qui veulent s'exprimer avec une caméra et surtout à ceux qui, dès leur premier film, ne peuvent intéresser à la fois les initiés et le grand public ». A ce seul titre, en effet, il faut applaudir l'oeuvre que mena à bien contre vents et marées, imperturbablement, le créateur et directeur des Rencontres, Maurice Périsset, aidé par Patricia Mathieu Resuge et une équipe chaleureuse, au dévouement inlassable. Hyères, voici trois ans, franchissait triomphalement l'épreuve de mai 68 qui, comme chacun sait, eut raison de remettre tout en question, au cinéma comme ailleurs. L'an dernier, si la sélection, déjà très orientée vers un cinéma de recherche pure, fit quelque bruit et souleva des critiques, elle fut assez complète, intelligente, originale et diverse, dans l'ensemble (relevé par quelques films-tracts percutrants) pour retenir un intérêt passionné. Pourtant, 1972 fut une année épineuse pour les Rencontres d'Hyères. La municipalité de la ville n'étant plus d'accord avec leur esthétique révolutionnaire, ce mini-festival, si vivant par son ambition, dut s'exiler à Toulon, où il vient d'être accueilli cette année avec des moyens plus larges. En fait, Maurice Périsset dut, en deux mois, impromptu, faire établir un programme. Cette programmation fut confiée à une équipe de jeunes cinéastes parisiens

En art septième, comme en tout autre, il est toujours un peu trop tôt pour juger, et il n'est pas question d'attaquer ici les quatre mousquetaires qui s'occupèrent de « Toulon 72 ». Dans leur manifeste, ils écrivent: « Les quatre membres du comité bien que venus d'horizons divers, ont été unanimes pour la totalité des films retenus. En aucun cas, ceux-ci ne tendent à représenter une optique particulière du cinéma. En fait, une cohérence vidente est lisible à travers l'ensemble des oeuvres présentées et notre choix se fit au delà des goûts personnels et des habituelles notions de genre. Cependant, dans la diversité de ce programme, le spectateur trouvera les éléments prédo-

Ci-dessus Catherine Rouvel et Francisco Rabal dans le « SOLDAT LA FORÊT ».

Ci-dessous «M. 68 » de J. Braal.

aux Rencontres Internationales du jeune cinéma « match » acharné entre la recherche et la tradition par Henri Rode

minants du « Jeune Cinéma », éléments que nous nous efforcerons de définir tous ensemble au cours des débats qui suivront les projections ».

Voilà qui est bien, direz-vous, est juste, et éclairé. Malheureusement, ces phrases n'ont aucun rapport avec la réalité. L'optique qui a présidé au choix de la sélection, en ce qui concerne le « jeune cinéma », est la plus étriquée en regard de la véritable ispiration. Il semble bien, toute réflexion faite, que tout ce qui n'était pas gestation, essai, expérience, approximation, choix arbitraire d'une esthétique préconçue (prétendant, à la légère, s'éloigner de toute tradition) ait été impitoyablement refusé par les sélectionneurs des Rencontres 72.

Quoi qu'il en soit, parmi ces essais, on peut dénombrer plusieurs films intéressants, toujours à titre de recherche ou d'ébauche réussie. Dans l'ensemble, on déplore toutefois une inspiration sans grandeur, sans joie, sans chaleur humaine, et, ce qui est plus grave, sans aucune originalité d'esprit. La plupart des films présentés ressemblent à ce que l'on a voulu nous donner, voici quelques années, comme « nouveau roman ». ils sont illisibles, parce que résolument plats et ingrats, à dessein. J'entends bien: Lautréamont et « Une Saison en Enfer » furent tenus pour illisibles à leur époque. Mais reprenez-les c'est leur côté *achevé* qui surprend.

A Toulon, le fait de donner des films de laboratoire comme achevés a provoqué le malentendu, et l'humeur d'un jury qui, bien souvent, se demanda pourquoi il s'était déplacé. Pendant des jours et des nuits, les jurés se sont trouvés en face d'élucubrations — ou, du moins, fréquemment en face de films relevant de l'amateurisme, parce qu'aucun tempérament n'y disait son nom, ni aucune esthétique (fût-elle « politique ») ne s'y précisait. Séquelles du freudisme, nostalgie de l'expressionnisme, de Fritz Lang, d'un Arthur Penn raréfié, parodies bizarres, abstractions complaisantes, tout sévissait dans cet étrange folklore de la pellicule. Mais, ici, bien entendu, je parle du pire. Il y eut quand même le meilleur.

« Pic et Pic et Colegram », de Rachel Weinberg.

Le Jury donna un prix à Jackie Raynal pour « Deux fois » et à Rachel Weinberg pour « Pic et Pic et Colégram »: deux modes d'écriture s'affrontent dans ces films et il saute aux yeux que le choix des jurés fut difficile. « Deux fois » est, si l'on veut, une parodie des speakerines de la télévision, avec des séquences où l'absurde, la charge, le ressassement des scènes répétées, conspirant à une énormité systématique, définissent mal le but de l'auteur, sinon dans la complaisance à un cinéma de contrepéterie, où l'on peut s'offrir le régal d'un plan fixe de dix minutes. « Duex fois », on le redoute, désigne bien la direction des recherches des jeunes cinéastes groupés à Toulon cette année.

Quant à « Pic et Pic et Colégram », c'est l'histoire d'une petite fille qui, sous l'occupation, dans les Cévennes, où elle est réfugiée, découvre une famille et un jeune garçon dont elle deviendra l'amie. Histoire contée avec un « réalisme poétique » et une harmonieuse intuition par Rachel Weinberg.

Le prix Kalimer, destiné à un film étranger, est allé à « Dynamo », de Steve Dowskin: cette oeuvre anglaise, composée uniquement de scènes de strip-tease, vues par le gros bout de la lorgnette, de façon à créer un vérisme aussi cru, oppressant, qu'explosif, peut suggérer l'enfer d'un érotisme qui, en fin de compte, fut à peu près totalement absent cette année des Rencontres — quoi qu'ait prétendu Gérard Blain.

Des prix spéciaux récompensent « Le Maître des Moissons », d'André Ughetto (France) et « Vacances dans le désert », de Giancarlo Romani (Italie). Ughetto, qui était jeune professeur au Maroc lorsqu'il réalisa son film, sait nous désigner certaines valeurs humaines essentielles (valeurs, dit-il, perdues pour nous) que l'on trouve encore dans un pays qu'il a aimé, et dont sa caméra capte la beauté, aussi bien dans la nature que sur les visages. Le prix du court-métrage est allé à Yves-André Delubac pour « Le Champ des Signes ». Delubac semble vouloir faire passer le « cinéma d'écriture » hors du laboratoire D'accord, si cela nous conduit aussi hors de tout hermétisme confus. Deux mentions spéciales ont été accordées à « Fait-divers », un moyen métrage d'Alain Centonze que l'on me dit remarquable et que je n'ai pas vu, ainsi qu'à « La Porte jaune », de Pierre Jouve, fantasmagorie pop, plaisante à voir

Un moyen métrage a fait sensation: « Empereur Tomate Ketchup », du poète-cinéaste dramaturge japonais Shuji Terayama: on y voit l'Empereur enfant Tomate Ketchup, abandonnant son pantalon court, symbole honteux de son âge, partir à la chasse aux adultes, et revendiquer toute la gamme des libertés sexuelles, tout en utilisant la bible comme papier à toilette.

On a beaucoup discuté, à Toulon, autour d'un film qui a sa valeur: « Les Yeux fermés » de Joël Santoni, où l'on voit un comédien, frémissant et impérieux, simuler la cécité et, comme l'apprenti sorcier, devenir victime des ténèbres qu'il invente. Un film cruel, une grinçante redomontade, — où le défi singulier du héros (excellement interprété) vous élève dans une dimension seconde, où sourd l'angoisse. Parfois, le film de Santoni fait songer à un Jean-Pierre Mocky lancé dans une provocation plus subtile

Au titre « étranger », « Horizon », du hongrois Pal Gabor, et « L'Iconostase », film bulgare, pour remarquablement bien réalisés qu'ils soient, n'ajoutent rien à l'idée que l'on se fait des bons cinéastes de ces pays.

Quant à la soirée d'ouverture, elle fut consacrée à « L'Humeur vagabonde », d'Edouard Luntz, avec Jeanne Moreau, Erick Penet et Michel Bouquet, — ces trois acteurs y faisant des créations suggestives et piquantes, à la Blondin, dont Luntz n'a pas trahi l'esprit. Le gala d'adieu présenta « Le Soldat La forêt », de Guy Cavagnac; le climat en parut rafraîchissant et stimulant après l'humeur noire — et non pas vagabonde — du « cinéma de recherche ». Dans « Le Soldat Laforêt », outre d'admirables paysages de l'Aveyron, on salue l'éclat familier, si spontané, de Catherine Rouvel et les compositions, d'un juste doigté, de Roger Van Hool et Francisco Rabal. On sait gré à Cavagnac d'avoir voulu nous rappeler un certain Renoir dont il fut l'assistant.

Revenons au « cinéma de recherche »: plus que jamais, je crois, il se doit que les Rencontres de Toulon lui fassent une large place: là-dessus, je suis bien de l'avis de Marcel Mazet, adjoint efficient de Maurice Périsset. Mais pourquoi, cette place, ne pas la lui donner en dehors même des projections d'un cinéma plus abouti? On me dit que les jeunes cinéastes crieraient au ghetto, et je comprends mal cette réaction. Ne fut-il pas un temps où Bunuel, Jean Vigo, le premier René Clair, revendiquaient un cinéma à part et, tout comme les dadaïstes et les surréalistes, tenaient à n'être point mélangés? Mettre dans le même menu films de recherche et films plus achevés, plus « traditionnels », c'est composer un étrange plat où le caviar voisine avec le fromage de tête, le homad avec la confiture. Je ne pense pas que les « cinéastes chercheurs » souhaitent ce résultat indigeste.

Quoi qu'il en soit, les « Rencontres internationales du Jeune Cinéma » continuent de faire parler d'elles, à Toulon comme à Hyères. Elles suscitent des discussions, des querelles amères et passionnées. N'est-ce pas reconnaître qu'elles n'ont jamais été plus utiles-vivantes?

Reportage de Henri Rode

Pays Représentés: Yougoslavie - Suisse - Bulgarie - Belgique - Canada - Algérie - Russie - Angleterre - Italie - Hongrie - Espagne - Cuba - Sénégal - République du Zaïre - Egypte - Pologne - Danemark - France.

Jury: Guy Belfond, Producteur; Gérard Blain, Comédien et Réalisateur; Claude Brasseur, Comédien; Guy Cavagnac, Réalisateur; Marie Dubois, Comédienne; Luc Moullet, Réalisateur; J. Loup Passek, Critique; Maurice Perisset, Président des Rencontres, Ecrivain; Louis Seguin, Critique.

CINÉ CRITIQUE J'AI VU

LE CINÉMA ET L'AGRESSION DES SOCIÉTES

par Henri RODE

TOUT VA BIEN, de Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Gorin. - L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE, de Claude Lelouch. - TOUT LE MONDE IL EST BEAU, TOUT LE MONDE IL EST GENTIL, de Jean Yanne. - LIZA, de Marco Ferreri. - RAK, de Charles Belmont. - CONTINENTAL CIRCUS, de Jérôme Laperrousaz. - ORANGE MECANIQUE, de Stanley Kubrick.

Tous les cinéastes de quelque importance en ont conscience: il leur est désormais de plus en plus difficile de réaliser des films à l'action gratuite, indépendente du conditionnement de la société où nous vivons. Pour sa rentrée attendue, Jean-Luc Godard, en collaboration avec Jean-Pierre Gorin, nous le confirme. Si son film « Tout va bien » est destiné au grand public, Godard y retrouve les inquiétudes politiques qu'il manifestait, lors du travail de réflexion auque. il s est livré ces dernières années, dans « Wladimir et Rosa » notamment, film pratiquement inédit, tournant autour de ce procès qui eut lieu à Chicago en 1968, et où l on reprocha aux accusé d'avoir franchi la frontière d un Etat afin de provoquer une émeute. « Wladimir et Rosa » était une mascarade mélodramatique, un happening-réquisitoire « Tout va bien », rigoureusement construit, fait preuve des mêmes obsessions sociales, mais selon une optique plus directe et explicite. Un patron d'usine (Vittorio Caprioli) a été séquestré par ses employés. Une correspondante de presse volontiers « doctrinaire » (Jane Fonda) vient l interv.ewer en compagnie de son amant (Yves Montand) qui, ex-cinéaste peu fier de son oeuvre, n'a pu retrouver sa stabil té après mai 1968 et travail e dans les flashes de publicité. A leur tour séquestrés la journaliste et son ami vivent une expérience exigeant d'eux une réaction: ils observent, interrogent les ouvriers révoltés et voient, en quelque sorte, leur amour mis au pied du mur dans ce qu'il avait d'égoïste, par rapport à ce qui se passe dans l usine. Après cette expérience, leurs rapports personnels, jusque sur le plan sexuel, ne seront plus ce qu ils étaient. Godard et Gorin confirment donc l impact de l'agress on des soc.étés sur le couple, comme sur toute ind vidua ité désorma s Pour eux, il est évident qu une passion humaine, détachée du contexte extérieur, tourne à vide et est vouée à la sclérose.

« Tout va b.en », film de facture assez class que par rapport aux autres récents Godard, caricatural juste ce qu i faut, fait parfois penser à une opérette brechtienne, ou à une mise en scène de Baty, et Jane Fonda et Montand cessent d y être des acteurs interchangeab es pour retrouver une individua.té qui leur est propre Ils font devant nous une sorte d examen de conscience. Godard et Gorin ont assez b.en réussi cette opérat on délicate, à laquelle ils se prêtent avec courage

Le monde où nous vivons, avec son gigantisme, la dissociation des ind vidus, l'agress.on de a violence ou de la bêtise, le fétich sme sexuel (qui n'a rien à voir avec le plaisir), le quotid en panique, l'on retrouve tout cela dans le g.gantesque canular tragi-comique, qu'est « Orange mécanique » de Stanley Kubrick. Le sadique héros du film selon le réalisateur, ne serait qu'une émanation de notre subconscient: il vole, il viole, il tue, il se livre à toutes les violences, et fait en somme ce que nous gardons bien de faire, en nous disant que peut-être cela se fera un jour. Mais la société, ayant mis la main sur ce vicieux intégral, décide de le réformer, par traitement clinique. Last lavage de cerveau n'arrangera rien pour lui Blanchi, le voyou sera à son tour la victime de ceux qui l. a châtiés gratu tement et finira, à a fin du film, par retrouver sa véritable personnalité. « Orange mécan que » est une sorte de fresque fét ch ste de notre époque, vue par Stanley Kubrick à travers ses brantises Il y mêle le réel et l'onirique, le futur.sme au présent Le Bien et le Mal y sont considérés avec le même humour virulent, et l'on constate que Kubrick s est bien gardé de nous révéler comment, à son sens, ces deux extrêmes pourraient s'équ.librer. Il a préféré nous donner le témoignage d un grand cinéaste et visionnaire sur notre époque, en ce qu'elle profile déjà de futur.

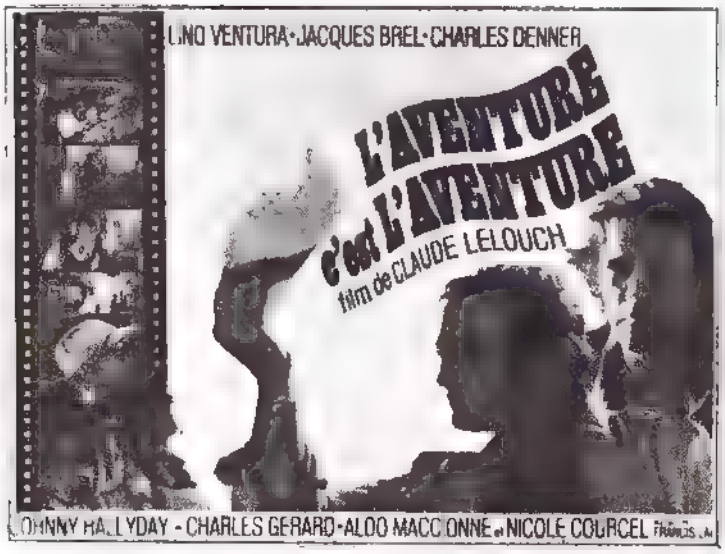
Jérôme Laperrousas

24 ans, 3 films

C'est aussi par notre époque discordante qu est fasc né Jérôme Laperrousaz, le jeune c néaste de « Continenta Circus ». Laperrousaz a suivi, camera en main, de juin à septembre 1969, les plus importantes compét.tions concernant les courses de motos, comptant pour le Championnat du Monde motocycliste sur le continent européen. Grâce à lui nous entrons dans la ronde infernale, dans ce « hurlement, tenace, vrillant, fatal, dans lequel la mort est comprise » et fa sons connaissance des coureurs dont la vie est remise en cause chaque jour. Jérôme Laperrousaz parle de « folie individue le » à propos de ces coureurs, par rapport à la « folie collective » du monde, de lai son entre « une espèce de schizophrénie » et le monde extérieur réduit à une moto sur du bitume. Exact Le film, techniquement, est impress onnant, mais notre adhésion humaine ne s'y donne qu'avec réticence. Au sujet de « Continental Circus » (qui a obtenu le prix Jean Vigo) Laperrousaz dit encore: « Admiration ou horreur, on doit éprouver quelque chose » Il a raison, devant 'ardeur insensée de ces coureurs à se bousiller, c'est surtout l'horreur qui nous étre'nt. Beauté et grandeur sont ailleurs

TOUT LE MONDE IL EST BEAU
TOUT LE MONDE IL EST GENTIL

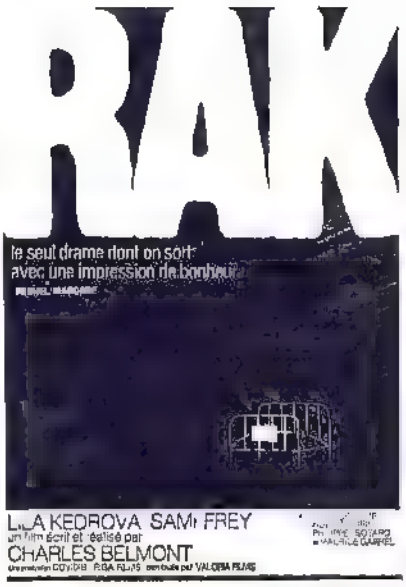
UN FILM DE JEAN YANNE



Obsédé lui-même par les thèmes sociaux et politiques de notre époque Claude Lelouch, dans « L'Aventure c'est l'Aventure », préfère les traiter par-dessus la jambe, selon l'optique farce qu'il avait déjà choisie pour « Le Voyou ». Quatre malfrats de petite envergure — Lino Ventura, Jacques Brel, Charles Gérard et Aldo Maccione — se rencontrent pour tirer profit, si l'on veut, de ce que le monde tel qu'il est devenu propose aux nouveaux truands. A monde nouveau méthodes différentes le quatuor entend s'adapter. Ils se livrent donc à l'enlèvement « bidon » d'un chanteur pop, d'un chef militaire rappelant Castro, d'un attaché d'ambassade au détournement d'un Boeing, etc., selon des moyens « dans le vent », Lelouch, dans son film, a décidé de ne rien prendre au sérieux, de rire au nez de « l'agression des sociétés ». Est-ce là rire pour ne pas pleurer? Son propos, de toute façon, est dévoré par la présence envahissante et les pantalonnades de ses acteurs vieux routiers qui voudraient nous faire croire à leur enfantillage. Leur « espièglerie » (imaginez Lino Ventura espiègle, et se tortillant en bermuda) amuse le public mais nous laisse perplexe. Il y eut un Lelouch qui faisait sa petite révolution et bien: dans un cinéma qui s'enkystait. Ici voulant crever des baudruches pour attraper-nigauds, jouant à bombarder les tigres de papier décidé à se ficher du tiers comme du quart il le fait bien laborieusement. Il tire les ficelles de ses pantins ahuris d'être soumis à un tel régime Bien fait pour eux

VIENT DE PARAITRE

• RAK, *découpage, scénario et dialogues du très beau film de* Charles Belmont *dans* L'Avant-Scène, *n. du juin 1972. Supplément consacré à* « Les bonnes soirées de Madame France », *court métrage de Bernard Gesbert, et à* « Les rendez-vous en forêt », *d'Alain Fleischer*



Le jeune réalisateur Charles Belmont, pour son second long métrage, « Rak », a voulu étudier les rapports malade-médecin tel que la société actuelle les entend. Une femme atteinte d'un cancer (Lila Kedrova) apprend la vérité de son fils lui-même (Sami Frey), afin qu'elle puisse lutter, sans illusion mais armée aussi de cette vérité, contre la maladie. Aidée par l'amour de son enfant, nous la verrons se heurter à une réalité cruellement passive et écarter tout ce qui peut saper son moral. Le film de Charles Belmont, d'une sobriété efficace, veut déjouer toutes les complaisances et y parvient. Dans la société d'aujourd'hui, un malade inguérissable a-t-il le droit de revendiquer la survie, et comment, avec quelles armes, devant quels obstacles? Telles sont les questions subsidiaires posées par « Rak ».

LIZ

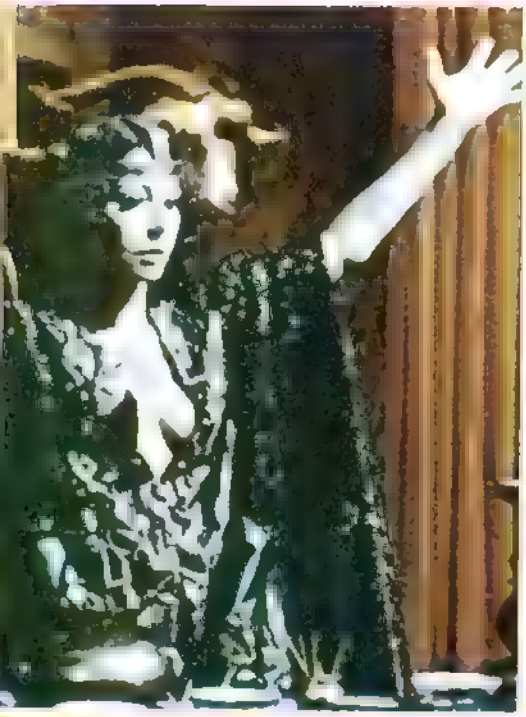
Le héros de « Liza », de Marco Ferreri, est aussi un idéaliste (Marcello Mastroianni), qui fuit l'agression de la société. Auteur de bandes dessinées, il cherche la paix dans un îlot désert du sud de la Corse, après avoir quitté sa femme et ses enfants. Survient une belle jeune femme sophistiquée (Catherine Deneuve), qui sera fascinée par ce nouveau Robinson Crusoé, dont le seul compagnon est un chien. Elle souhaite d'abord ne passer qu'une nuit avec lui, se frotter à cette virilité barbue; mais attachée malgré elle à cet homme elle viendra le retrouver, supprimera le chien gênant et par on ne sait quel goût d'absolu dans la soumission, voudra devenir sa **chienne.** Le dessinateur abandonne alors tout à fait son foyer parisien, les amants se rejoignent sur l'îlot, et il semble bien que, poussant jusqu'au bout la gageure de leur refus de toute compromission avec le monde extérieur, ils se voueront à l'auto-destruction. Marco Ferreri (« El Cochecito » « Dillinger est mort ») avait déjà tourné une « Femme singe » avec Annie Girardot. Sa femme-chienne représente sans doute aussi l'une de ses obsessions érotico-mentales, en lui suggérant un paradis inhabitable. Ferreri est un sceptique et un destructeur d'une lucidité douloureuse. Le thème de « Liza » est très intéressant, mais le film a des vides et il ne parvient pas toujours à soutenir l'étrangeté prenante de la situation, qui frise l'artifice bien souvent. A la fin du film — qui n'a plus le pouvoir de suggestion que nous voudrions — Catherine Deneuve (que l'on a vue plus **présente**) et Mastroianni semblent surtout avoir envie de bâiller

Plus systématiquement satirique est l'optique choisie par Jean Yanne pour son premier film d'acteur-réalisateur. «Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil». Là, Yanne personnifie un homme de radio qui, écoeuré des méthodes publicitaires style « enfoncez-vous bien ça dans le crâne », ne veut plus duper un public abruti par l'intermédiaire des «mass media». Ayant carte blanche du propriétaire d'une station périphérique, aidé par une équipe qui l'approuve, il sert la vérité toute crue aux auditeurs, qu'il s'agisse de politique ou de produits de consommation. On devine que son expérience ne sera que de courte durée. Yanne blague la publicité, les hommes politiques, les gauchistes, les blancs, les rouges, les bleus et Jésus super-star, et la presse radiophonique. Mais son « autopsie satirique » n'explose pas; le film lambine, manque de punch, ne dépasse pas le stade d'une certaine gentillesse. Et Yanne lui-même a l'air de se dire, au cours de certaines séquences: « Tu fais là exactement ce que tu ne devrais pas faire ». On sent alors qu'il laisse à bride sur le cou de ses comparses et que, de toute façon, il a manqué de moyens. Dommage. Le film de l'abrutissement des masses par la publicité et la fausse information reste à faire

LES SUPERSTARS D'ANDY WARHOL

ANDY WARHOL

est-il ce monstre apocalyptique qui — avant qu'il ne décide de vivre en Angleterre, l'Angleterre de toutes les libertés — effraya l'Amérique conservatrice? Est-il un grand cinéaste ou un amateur culotté, sachant faire passer ses insuffisance pour une sorte de génie? Après avoir été un dessinateur de grand talent (ses sérigraphies de Marilyn Monroe, Liz Taylor, Presley, etc. restent fameuses, de même que ses illustrations de « Glamour ») il décida de se vouer à la caméra, d'abord pour singer les superproductions d'Hollywood, en se moquant de leur faste empesé, et tout en démythifiant les idoles: Warhol affirma sérieusement, par exemple, que Jean Harlow, Mae West ou même Marilyn n'avaient été que des travestis. Il tourna même un film sur Harlow avec un travesti: Mario Montez. Le plus célèbres de ses films « underground » restent « Nude Restaurant », « Bike Boy » (qui rendit fameuse la super-star Viva), « Chelsea Girl », « Trash » (que l'on présenta à Cannes l'année dernière) et « Flesh » ou encore « Lonesome Cow-Boy », qui est une dérision du « Midnight Cow-Boy » de Schlesinger. Warhol a d'ailleurs réalisé plus de 120 films. Désormais installé à Londres, il y dirige, avec un autre cinéaste underground, Paul Morrissey, une revue de septième art: « Interview ». Il semble, du moins en partie, avoir renoncé au maquillage outrancier et aux parures étranges dont il aimait se masquer — en laissant un grand point d'interrogation derrière lui. Mais la faune humaine qui l'entoure est toujours aussi ambigue. Il a écrit une pièce « Pork » qui, jouée à la Roundhouse de Londres, n'eut pas autant de suffrage qu'il l'espérait. Warhol a pratiquement rompu avec les franc-tireurs de l'underground restés en Amérique. Ses détracteurs le disent mûr pour réaliser une superproduction traditionnelle. Mais, dans la quarantaine, ce fils de Tchécoslovaques exilés aux U.S.A. a déjà son nom écrit, en lettres d'or, sur les tablettes du «new-cinéma».



Ultra Violet

Son véritable nom a une consonance pleine d'allure et de romantisme: Isabelle Collin Du Fresne. "Ultra Violet" est née à Paris et a fait ses études à l'Université de Grenoble. Aux Etats-Unis, elle fut d'abord modèle, un modèle de plus en plus demandé, puis elle fit ses classes dramatiques à l'Actor's Studio de Lee Strasberg. C'est là qu'elle rencontra Warhol qui, tout aussitôt, se rendit compte de son tempérament original. Il songea peu après à l'utiliser pour son film « Moi, un Homme » et Isabelle devint Ultra Violet. On a beaucoup épilogué sur ce pseudonyme scientifique et singulier. Ultra Violet, à qui l'on demandait ce qu'il signifiait, répondit avec la verve de la Parisienne qu'elle est restée, malgré sa réussite américaine: « Il signifie ultra-intelligente, ultra-splendide, ultra-sexy. N'est-ce pas suffisant? En tout cas, ça l'est pour moi. De toute manière, je crois que c'est un meilleur nom que celui de Sophia! ».

TWENTIETH
FOX présente:
CENTURY

DU RIRIFI A NEW YORK: LA MIDDLE-CLASS ITALO-IRLANDAISE DANS :

LUNE DE MIEL AUX ORTIES

Ce que l'on a appelé « la nouvelle comédie américaine » est, plus que jamais, un genre en faveur auprès du public. Il faut convenir d'ailleurs que les Américains, en 1972, savent s'observer eux-mêmes avec une acuité impitoyable et une verve qui peut aller jusqu'à la cruauté. Auprès d'un Mike Nichols par exemple, un Stanley Donen paraît aujourd'hui à l'eau de rose. Les nouveaux cinéastes n'épargnent aucun type d'humanité de leur pays, leur satire de l'actuelle vie yankee est virulente, et, sous leur drôlerie, point un goût de la plus amère vérité. Mais n'exagérons rien: « Lune de miel, aux orties », de Cy Howard, est surtout un film divertissant, malgré son titre piquant. Howard l'a adapté d'une pièce dont il écrivit l'histoire. C'est la chronique ironique, mais tendre aussi, de la vie conjugale des Américains de tous âges, qu'il situe dans une certaine middle-class italo-irlandaise et catholique. Cy Howard s'est surtout attaché, aidé en cela par un dialogue pétillant, à faire jouer avec un parfait brio les excellents acteurs engagés par lui. Sa « Lune de Miel aux Orties » est menée avec un entrain fou. Tous les protagonistes sont des comédiens de théâtre, à l'exception de Gig Young.

On ne raconte pas ce film plein de gags, basé sur des sortes de sketches, où apparaissent des marionnettes humaines, plus vraies que le vrai, de la jolie Susan à Mike, qui ont très envie de concrétiser par l'hymen leur liaison; de Wilma, très inquiète à propos de la virilité de son mari Johnny, au jeune Jerry qui, entraînant Brenda dans sa garçonnière, ne peut arriver à ses fins. Le frère de Mike, Richie, envisage de divorcer d'avec Joan. Et l'on apprend que Cathy, une amie de la famille, est depuis dix ans la maîtresse du père de Susan, lequel, cependant, n'a pu se résoudre au divorce. Mais voici que le jour du mariage de Susan arrive

— Tout ce petit monde remuant, explique Cy Howard, se retrouve pour les festivités traditionnelles. Là, Joan parle à tout le monde de son projet de se séparer de son époux. Jerry progresse dans ses manoeuvres de séduction auprès de Brenda. Wilma et Johnny se querellent pour décider de qui sera desormais le patron dans le ménage. Etc. Mike et Susan en profitent pour l'éclipser. Peu de temps après, nous retrouvons tous ces couples... dans le lit conjugal respectif!

Evidemment, le fait que ses comédiens incarnent des américains d'origine italienne et irlandaise permet à Cy Howard de rendre leur caractère particulièrement exubérant: sa charge est excellente, irrésistible. Ce metteur en scène est d'ailleurs passé maître dans la satire de qualité, jusqu'il écrivit des comédies radiophoniques pour Jack Benny, deux films de Jerry Lewis et Dean Martin et fut le scénariste de Jean Renoir pour « Elena et les Hommes »

UN FILM DE CY HOWARD

Selon la tradition, c'est dans les bras de son juvénile mari que Susan franchit le seuil de la chambre conjugale..

Le père de la mariée (Gig Young) cache un amoureux secret... Qui le croirait à voir ses respectable cheveux blancs?

Est-il possible que Bernice (Cloris Leachman Oscar 72 à Hollywood) soit trahie par son époux de vingt années (Gig Young)? Et cela à cause de Cathy, une excellente amie du ménage?

VB PRESENTE

EN MARGE DE "CHERE LOUISE" LE

Chère JEANNE MOREAU

La « LOVE STORY » DE MOREAU

JEANNE tour à tour vibrante, joyeuse, enjouée, douloureuse auprès d'un (presque) débutant devant qui s'annonce une belle carrière.

PREMIER FILM D'AMOUR DE PHILIPPE DE BROCA...

C'est Jeanne MOREAU elle-même qui le déclare tout net:

Je ne comprends pas pourquoi certaines actrices tiennent à se spécialiser dans telle forme de personnage, de rôle, selon des canons établis, – dont elles se veulent le symbole. Rien de tel pour ankyloser une personnalité. Quant à moi, depuis beau temps j'aurais renoncé à ma carrière si celle-ci ne m'apportait sans cesse diversité, métamorphoses, enrichissement intérieur. Jouer, c'est vivre et vivre encore et vivre mille fois. Me risquer sous tel masque, me livrer sous telle apparence, m'élancer vers l'absolu ou les passions violentes! Cela n'a rien à voir avec la monotonie, la sclérose. Voilà pourquoi il m'a plu d'être, tour à tour, **Catherine de Russie** auprès de Peter O'Toole, **Eva** de Losey, **Mademoiselle** de Tony Richardson, l'étrange bonne femme de **L'Humeur vagabonde,** de Luntz et l'amoureuse aussi discrète que passionnée qu'est la **Chère Louise,** de Philippe de Broca. Comment je me retrouve dans ce labyrinthe où Ariane elle-même se perdrait? Grâce à ce fil miraculeux: l'amour profond de mon métier.

SUITE

CHÈRE LOUISE
un film de Broca avec:
Jeanne Moreau,
Julian Negulesco,
Didi Perego, Yves Robert,
Pipo Starnazza -
d'après une nouvelle de
G. L. CURTIS
« l'Ephèbe de
Subiaco »

LA "LOVE STORY" de Jeanne Moreau

1. Luigi-Julian Negulesco a beau être l'amant de "Chère Louise", il n'est pas insensible au charme de filles plus jeunes et engageantes.
2. Frédérique (Didi Perego) s'annonce bientôt comme la rivale de Jeanne auprès de l'ouvrier qu'elle aime, — jusqu'à vouloir mourir.
3. "Chère Louise" est la première "Love story" qu'ait filmée Philippe de Broca.
4. Entre Jeanne Moreau et Didi Perego, Julian Negulesco balance dans le dernier film de Philippe de Broca. Comment ne pas détruire l'une, sans renoncer à l'autre?
5. Une merveilleuse actrice: Jeanne Moreau, tour à tour vibrante, joyeuse, enjouée, douloureuse, auprès d'un (presque) débutant promis à une belle carrière.

Chère Jeanne Moreau

Un fait saute aux yeux: Jeanne Moreau est tout aussi vraisemblable, naturelle, bourrée de talent dans les héroïnes « fatales », comme la Lilith impitoyable, bourreau des mâles, d'*Eva la call-girl*, qu'en religieuse du « Dialogue des Carmélites », où elle prononce d'une façon inoubliable le mot fameux: « Dieu est dur ». Tout aussi juste en *Mata-Hari*, le film de son ex-mari Jean-Louis Richard, qu'en *Reine Margot*, d'après Dumas, qu'en sphinx de la *Machine infernale* de Cocteau, qui fut l'un de ses premiers succès à la scène. Même lorsqu'elle était très jeune, on la compara à la grande Bette Davis, ce qui n'a rien de surprenant, si l'on songe que Jeanne est à demi anglaise (par sa mère). Elle peut, comme Davis, vous glacer d'un regard; mais, mieux que Bette elle-même, elle sait se déchaîner dans la passion (« Les Amants ») ou encore être simplement gentille et tendre (« Jules et Jim »). Evidemment, Jeanne doit sa réussite dans toutes les compositions à une solide formation théâtrale. « Pendant quatre ans, dit-elle, j'ai joué vingt-deux pièces classiques ou modernes ». Elle eut même ce privilège original: avoir l'un des premiers rôles de la seule pièce moderne d'André Gide, au Français: « Les Caves du Vatican ».

— Tout comme Romain Bouquet et Gian-Maria Volonté, dit-elle, je pense que le regard, pour l'acteur, est le « canal de la pensée ». Et qu'il faut énormément travailler pour rendre — à peu près — ce que l'on veut absolument valable.

Le regard de Jeanne, plein de malice, d'impétuosité, de fluide énergétique, de nostalgie, vous ne l'oubliez pas plus dans « Viva Maria » de Malle, que dans le western qu'elle tourna à Hollywood: « Monte Walsh », avec Lee Marvin. Ce « dur » d'Hollywood, tempêtueux, humoristique, « hénaurme », s'entendit parfaitement avec elle et déclara à propos de Jeanne à un journaliste de Los Angeles:

— Dans « Monte Walsh », à mon côté, Jeanne a su renouveler un personnage usé jusqu'à la corde: celui de la prostituée de l'Ouest au grand coeur, qui accorde sa faiblesse à un cow-boy bagarreur. Une performance d'autant plus grande que sa prostituée à elle a des côtés « dame aux camélias », et s'en va de la poitrine. Essayez d'être une aguichante gommeuse 1900, en plein Texas, tout en paraissant minée de tuberculose, et en restant désirable: vous verrez comme c'est facile. Eh bien! Jeanne, elle, peut parfaitement cela. Chapeau.

Elle sait nous retenir et nous passionner, une fois encore, dans « Chère Louise », de Philippe de Broca, présenté au dernier festival de Cannes: là, elle personnifie une femme solitaire, sur fond de province, et de milieu bourgeois; une femme, née de l'imagination de Jean-Louis Curtis, qui ose porter un chignon, de grosses écharpes de laine, un cabas à provisions, et n'être pas contestante. Sa vie en grisaille, cependant, sera illuminée du jour où elle accueillera un jeune travailleur immigré d'origine italienne. A la vue de cet Adonis en salopette, Jeanne-Louise se met à brûler et briller de mille feux. Mais une telle passion a son revers. Le brave Luigi n'est pas insensible aux filles plus jeunes, aux jolis mollets ronds, à l'appel de ses vingt ans. Et Louise souffre, telle une Phèdre vouée à l'enfer de l'amour. Elle songe même à mourir, avec le plus de discrétion possible, dans cette ville d'Annecy secrète et discrète comme elle, ou elle poursuivait avant sa rencontre avec le jeune Italien son destin d'oubliée. Mais le film de Philippe de Broca nous réserve des surprises. Bien souvent, ce sont ceux ou celles qui nous ont aimés avec le coeur, plus qu'avec la chair, qui laissent en nous une ineffaçable empreinte. « Chère Louise », sur le plan affectif, révèle d'ailleurs un nouveau Philippe de Broca, à la fois grave et enjoué, sentimental, inventif, noble. Si, par l'adresse et la qualité de sa caméra, il ne nous fait pas oublier les percutants succès que furent son « Homme de Rio », son « Diable par la Queue » et sa récente « Poudre d'Escampette », cette fois, plutôt que de déclencher nos rires, notre émerveillement devant son talent explosif, il a préféré s'adresser — avec quel art! — à notre sensibilité.

Le jeune Roumain Julian Negulesco, qui campe Luigi, à 25 ans, a déjà fait du théâtre, de la télévision, tourné dans « Bof » de Claude Faraldo (en France) et dans « Anatomy of a Delivery Man ». Une carrière internationale s'annonce à lui; sa « séduction sauvage », en même temps que très humaine, en fait l'acteur idéal pour des rôles très actuels. Il dit que, pour lui, avoir décroché le personnage de Luigi, dans le film de Broca, est un véritable miracle. Et de Jeanne Moreau: « C'est exactement l'actrice avec laquelle je souhaitais tourner. Bien que fameuse dans le monde entier, elle reste une femme accessible, compréhensive, avec qui la communication est une chose aisée ». Julian Negulesco a deux autres admirations, côté comédiens: Annie Girardot et Alain Cuny, — qu'il trouve fabuleux. Bien qu'il ait eu un assez grave accident, au cours du tournage de « Chère Louise », Negulesco ne garde que de bons souvenirs de son travail. Jeanne, heureuse elle-même du résultat obtenu, confie à ses amis:

— Ce qui je souhaite encore, dans ma carrière? Pouvoir travailler avec Mike Nichols, Arthur Penn, Losey de nouveau, Jean Renoir, Alain Resnais. Incarner l'héroïne du « Serpent à Plumes » de D.H. Lawrence: elle est fantastique! Tourner avec Jack Nicholson, le héros de « Cinq Pièces faciles ». Enfin, que l'on puisse voir, en France, le film que j'ai fait en Yougoslavie avec mon grand ami Orson Welles: « Dead Reckoning ».

Cela n'exclut pas, bien sûr, le fait que Jeanne, désormais chanteuse à part entière, puisse enregistrer bientôt de nouveaux disques et paraître dans des shows à la télévision. L'un de ses meilleurs souvenirs est la « fleur » que lui a faite Jean Renoir: lui demander de chanter une rengaine 1900 dans son « Petit théâtre » donné voici qualques mois à la télévision.

G. L. H.

REQUIEM POUR UN VAMPIRE

La recrudescence que l'on note, partout dans le monde, du succès des films ayant le vampirisme pour thème est un fait. Promenez-vous sur les boulevards parisiens, à Soho, à Broadway, à Barcelone, à Rome — partout vous apparaîtront des affiches montrant, au cinéma, la perennité de la Magie rouge. Le succès de « Requiem pour un Vampire », en Italie notamment, indique combien ce genre a peu à peu supplanté les films dont les héros mythologiques étaient les vedettes, les productions dites « historiques » et même les « policiers ». Qu'est-ce à dire? Que le monde a besoin de contes de fées sanglants? « Non, répond Roger Vadim, qui sait si bien présenter les "Histoires de Vampires", cela signifie qu'à côté de toutes les horreurs guerrières dont ce monde reste le témoin, les châteaux hantés, les barons buveurs de sang et les initiés de la Magie Rouge, nous semblent des entités poétiques, romanesques, idéalistes » Le Vampire est-il le dernier des idéalistes? Question à débattre..

D'Angleterre

POUR OU CONTRE TWIGGI?

Par **MARIAN GUARDINO**

Souvenez-vous: Twiggy, voici trois ans, était cette étrange créature blême, chlorotique, tenant du zombie, super-chic d'autre part, dont les magazines de luxe s'arrachaient les photos. Twiggy, c'était la super-cover-girl telle que l'hestétique d'une époque anti-esthétique la voulait. Elle choquait les bourgeois, était imitée par d'innombrables filles, et provoquait, chez les hommes, un désir mitigé. Un acteur anglais, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de Twiggy sur le plan érotique, répondit en riant: — « Elle doit ravir les amateurs de fantômes ».

Mais le temps a passé, les eaux de la Tamise ont coulé et Twiggy s'est avisée que, si elle singeait plus longtemps les coquettes détachées de tous les biens terrestres, hiératiques et exsangues, elle risquerait vite d'être demodée. Aussi a-t-elle décidé de travailler dans le show-business et de prouver sa personnalité active. Elle s'est souvenue à temps, en somme, que, née Lesley Hornby, elle était issue du peuple laborieux de Londres et que son père était simple machiniste aux studios M.G.M. D'autre part, qu'elle avait fait un stage dans la coiffure, et que c'est là que son époux, l'éminence du show-business Justin de Villeneuve, l'avait rencontrée, pour la tirer d'une vie besogneuse.

Elle a déclaré:

— De toute façon, le métier de cover-girl est inhumain! On ne peut pas rester un cintre toute sa vie. Ce mot a fait le tour du monde.

LA NOSTALGIE DES ANNEES FOLLES

Twiggy a donc appris à danser, à chanter, à dire comme il faut un texte devant le micro, elle peut même mener une revue — de sa façon toujours un peu nonchalante — et elle a eu ce privilège,

Ex-beauté impassible, Twiggy a appris à chanter, à lever la jambe, a devenir, enfin, une véritable étoile du show-business.

fort envié par ses rivales: devenir la tête d'affiche de « The Boy Friend », le film du cinéaste qui révolutionna la morale au cinéma avec « Love », « Music Lovers » et « Les Diables »: nous avons nommé Ken Russell, ex-marin, clochard de théâtre, et photographe fameux.

— C'est avec mon mari, nous a dit Twiggy, que j'ai assisté à la reprise de l'opérette fameuse « The Boy Friend », qui a dû être jouée plus de 42.000 fois depuis sa création, en 1954, au Wyndham's Theater, où elle eut aussitôt un succès fou.

— Pourquoi, selon vous, a-t-on tellement tardé à transporter cet énorme triomphe à l'écran?

— Parce qu'il était très difficile de mettre la main

Twiggy, pour nous émouvoir, sait très bien jouer les clowns dans « The Boy Friend ».

sur un réalisateur assez audacieux, inventif, techniquement neuf, pouvant rendre la dynamisme de ce spectacle. Il fallait concilier les exigences de l'oeuvre dans son aspect très scénique et les possibilités du cinéma. Ken Russell, avec l'adresse époustouflante qui lui est propre, a trouvé la solution.

— Le film donne l'impression qu'il garde la nostalgie des films de Bubsy Kerkeley et de ses ballets de « Prologue », « 42 ème rue », « Le Gondolier de Broadway », etc. Vous-même, dans la Polly de « The Boy Friend », vous évoquez Ruby Keller, danseuse et chanteuse célèbre aux débuts du parlant et qui fut l'épouse d'Al Jolson, le « chanteur de jazz ».

— Oui, Ken Russell s'est souvenu de tout cela évidemment. Mais il ne faut pas oublier que, si ces premiers « musicals » étaient sérieux, côté intrigue sentimentale, Russell a voulu faire la charge d'un milieu, d'une époque où les gens exigeaient que les shows ressemblent à leur insouciance. Il y a dans « The Boy Friend » un parfum d'années folles. Polly, que je campe, est une petite théâtreuse naïve, souvent ahurie et terrifiée, que l'on maquille, que l'on pousse sur le plateau et qui se débrouille. Elle est folle de Tony, interprété par Christopher Gable, mais c'est sans espoir, parce qu'elle le croit épris d'une chanteuse qui est un peu une snob de la cloche. Un célèbre réalisateur d'Hollywood viendra juger les acteurs de la troupe à laquelle appartient Polly, afin d'engager ceux qui lui sembleront remarquables. Chacun de ces pauvres gens essayera d'éclipser les autres, en espérant décrocher un contrat de cinéma. Le producteur, lui, veut oublier la salle minable où il se trouve et **rêve** le spectacle, sur un pied somptueux. Ken Russell dans son musical, a voulu peindre tout un milieu plein d'exubérance, de vitalité, pauvre et très émouvant aussi. Selon la tradition, Polly apprendra, avant le mot « fin », que Tony n'aime qu'elle. Quant à Tony, on apprend qu'il n'est autre que le fils du réalisateur d'Hollywood, — lequel les emmènera tous deux dans la Mecque du Cinéma. Vous le voyez: la satire est légère, mais l'ensemble somptueux et piquant.

Twiggy, dans « The Boy Friend » garde ses joues creuses, son aspect de fillette poussée en graine; mais la sophistication a fait place, sur son visage, à une expression souvent émouvante: elle rend à merveille le côté attendrissant de son personnage, — une timide assistante de régie qui, mise en demeure de remplacer la vedette défaillante de la revue, s'en tire comme elle peut, pour bientôt obtenir un succès personnel. Elle réussit brillamment maints numéros chantés et dansés avec son partenaire Christopher Gable, qui fut une vedette de ballets classiques voici quelques années, et que Russell employa déjà dans « Love » et « Music Lovers »

Ken Russell, avec « The Boy Friend », étonne beaucoup ceux qui raffolèrent de ses premiers films. On l'imaginait mal menant tambour battant derrière sa caméra, un somptueux « musical ». C'était mal le connaître. A quarante-quatre ans, et avec un palmarès de seulement six films, Russell, qui

Il y eut mieux : les journaux russes citèrent la cover-girl anglaise Twiggy comme le symbole de la décadence capitaliste, ce qui ne manquait peut-être pas d'une certaine vérité.

Evoquant le climat des « musicals » des années trente, Twiggy et son partenaire Christopher Gable, forment un couple drôle et attachant

POUR OU CONTRE TWIGGI (suite)

Ici, Twiggy et Gable rappellent le team fameux: Fred Astaire et Ginger Rogers.

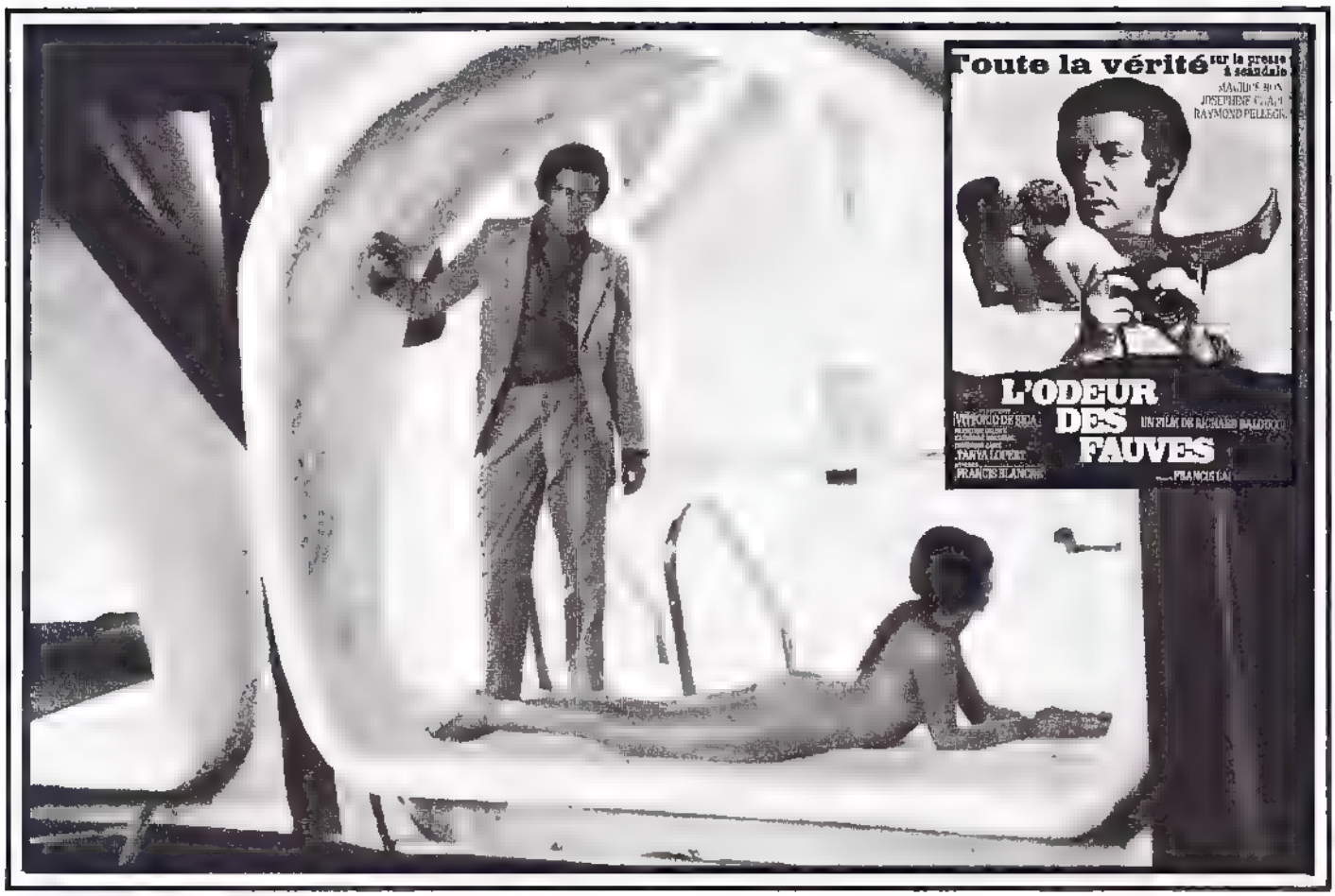
est sans doute le cinéaste ayant provoqué le plus grand nombre de controverses passionnées, a des gammes d'inspiration infinies. On a écrit de lui: « Russell compte des fanatiques irréductibles, acquis à son oeuvre passée, présente et future, ceux qui, enthousiasmés par « Love » et « Music Lovers », frémirent devant « Les Diables », et, enfin, les indécrotables adversaires du baroque, de l'imaginatif, du brillant, en un mot de la cinématographie en ce qu'elle a de plus fondamental ». Dans son éclat flamboyant et pittoresque, en évoquant un monde d'insouciance disparu, « The Boy Friend » est tout à fait digne de marquer une étape importante dans la carrière « à part » de Ken Russell.

Pour en revenir à Twiggy, nous pensons qu'après l'avoir vue dans ce film, ses adversaires rendront les armes: sa création de Polly, qui a quelque chose de clownesque, est aussi infiniment humaine. Twiggy nous apprend que l'ex-cover-girl surpayée avait tout autant de coeur que toutes les autres petites filles des faubourgs de Londres où elle est née.

Marian Guardino

« The Boy Friend » contient nombre d'évocations somptueuses, auxquelles le baroque réalisateur qu'est Ken Russell ajoute une sorte d'absurdité fantastique.

MAURICE RONET
ET LA PRESSE A SCANDALE



MAURICE RONET, bien qu'il ait porté à merveille le costume du XVIII^ème siècle dans « Raphaël ou le Débauché », est vraiment un homme de notre temps. Par son allure, la lucidité de son regard, son romantisme refoulé, son cynisme parfois, il est une illustration du Français moderne, avec ce que cela comporte de qualités, d'attrait pour les femmes et de... défauts. Il aime d'ailleurs les personnages qui donnent le « la » de la sensibilité virile actuelle. Voilà pourquoi il a été si remarquable dans « Le Feu Follet » de Louis Malle, dans « Les Galets d'Etretat », de Gobbi, et pourquoi il impose encore une fois sa présence dans « L'Odeur des Fauves », de Richard Balducci.

MAURICE RONET

ET LA PRESSE A SCANDALE

EURO-CINÉMA - *Richard Balducci déclare, en présentant son film: « J'ai fait "L'odeur des Fauves" comme le premier vrai film sur la presse à scandale, parce que j'ai été moi-même un journaliste à scandale ».*

MAURICE RONET - Je crois en effet que Balducci connaît bien le milieu qu'il dépeint, et qu'il s'est voulu impartial, comme j'ai voulu être juste, sans excès, en personnifiant Marc Fontemps, reporter du genre de ceux à qui l'on attache, non sans mépris, l'étiquette de "journaliste à scandales".

E.C. - *Mais ce n'est pas de gaîté de coeur que Fontemps pratique ce genre discutable de littérature?*

M.R. - Certainement pas. Il lui est arrivé ce que l'on appelle un "coup dur", alors qu'il était excellent reporter dans un grand quotidien. Marc Fontemps a fait imprudemment des révélations précises à propos d'une surprise-party un peu trop chaude chez une dame de la haute-société. Celle-ci s'est vengée... Fontemps a dû passer devant un conseil de discipline, et, comme sanction, on lui a supprimé sa carte de presse. Il se trouve bientôt sans travail, aux abois. Voilà pourquoi, après maintes démarches vaines, il échoue à "Top-secret". C'est un journal spécialisé dans le sensationnel à tout prix, et de troisième ordre, mais où il peut gagner sa vie.

E.C. - *Pour le journaliste, c'est une forme du bagne...*

M.R. - Oui, car il doit, à tout prix, publier des articles aux manchettes fracassantes à la "une" de "Top-secret". D'ailleurs, ulcéré par le drame professionnel qu'il a vécu, son âme est amère, et sans doute n'a-t-il plus un sens humain impartial. Toutes les nuits, il réserve la fin de sa tournée, à la recherche de sensationnel, pour une escale au "Bongo Club". Là, Fontemps aura le tort, au bord de la piscine, de photographier une belle blonde fort occupée à passer ses lèvres et ses cheveaux sur l'académie d'un superbe noir. Par malchance, le lendemain, le directeur de "Top-secret" reconnaît, dans la femme blonde, la fille unique du sénateur Harold Linden, chef du mouvement ségrégationniste dans les états du Sud des Etats-Unis. Pour lui, quelle aubaine d'ailleurs. Le reportage de Marc fera sensation.

E.C. - *Coup d'éclat qui va se retourner contre notre imprudent journaliste, en boomerang?*

M.R. - Bien entendu! Marc recevra des menaces, dont il ne voudra pas tenir compte. Mais ceux qui ont juré de le perdre, sur la demande du sénateur Linden, travaillent dans l'ombre. Une nuit, place de Furstenberg, deux voitures stoppent à hauteur de Fontemps. Huit hommes en descendent et le matraquent. Sa seule consolation: lorsqu'il rouvrira les yeux, un joli visage se penchera sur lui: celui d'Edith (Géraldine Chaplin), une petite vendeuse de mode. Avec la complicité de Goufy, le seul ami de Marc, un clochard, Edith tentera tout pour que Marc reprenne confiance en lui, pour qu'il "s'en sorte"... Mais le garçon a trop trempé dans le scandale; il continue sa besogne, comme par fatalité. Résultat: Edith elle-même sera visée par ses ennemis et renversée par une auto. Dès cet instant, il n'aura plus qu'un désir: la faire survivre à ses blessures, et la rendre heureuse. C'est pourquoi il détruit toutes les archives de "Top-secret". Tant pis si, désormais, la question du lendemain doit se poser pour lui plus pressante!

E.C. - *Marc Fontemps, après cet auto-dafé, pourra-t-il filer le parfait amour avec Edith rétablie?*

M.R. - Il subira, auparavant, encore une rude épreuve. En effet, le patron du "Bongo-Club", qui a dû fermer ses portes, ainsi que six noirs (lesquels le rendent responsable de la mort de leur camarade Ken, photographié avec la fille du sénateur) lui tendent un traquenard. Fontemps essuie une correction terrible, et devra à son tour courir à l'hôpital. Ah! il n'est pas toujours rose, vous le voyez, de pratiquer la fameuse "presse à scandale".

Après ce film réaliste et mouvementé — où Géraldine Chaplin, Raymond Pellegrin, Francis Blanche, Tanya Lopert et Vittorio de Sica, en participation, sont ses partenaires — Maurice Ronet a eu besoin d'évasion, on le conçoit· il a décidé de partir pour ce qu'il appelle "la chasse aux dragons" en parlant avec ses amis: il va filmer, en Afrique équatoriale et en Amazonie, des reptiles particulièrement dangereux, faisant partie des espèces les plus rares. S'il s'agit là de son premier documentaire, nul doute qu'il soit remarquable. Car Maurice Ronet est, en plus, un excellent cinéaste. Son premier long métrage "Le Voleur de Tibidabo", où Anna Karina est sa partenaire, nous en a fourni une preuve éclatante.

RICHARD BALDUCCI, avant de passer au cinéma, a été le plus brillant des attachés de presse. C'est lui qui a « inventé » le personnage du « Gendarme de St-Tropez », illustré d'inénarrable façon par Louis de Funès. Actuellement, Balducci termine: « Trop jolies pour être honnêtes », avec une distribution éblouissante dont font partie Bernadette Lafont, Elisabeth Wiener, Jane Birkin, Serge Gainsbourg, etc.

LA NOUVELLE FEMME-CHATTE DE L'ECRAN FRANCAIS

Après « La Prisonnière », de Georges Clouzot, Elisabeth Wiener a été proclamée « la vedette française la plus percutante depuis Brigitte Bardot ». Et c'est bien vrai. Par sa jeunesse éclatante, sa beauté savoureuse, son talent aussi — qui lui vient d'un grand amour du bon théâtre — Elisabeth Wiener mérite une place de premier plan dans le cinéma européen. Ce qui est confirmé par son interprétation remarquable, intelligente et voluptueuse, du film de Michel Boisrond: « On est toujours trop bon avec les femmes ». Dans certaines séquences de ce film truculent et pittoresque, Elisabeth « crève l'écran ».

ELISABETH WIENER reparaîtra dans « Le Moine », film « fantastique » d'Ado Kyrou, avec Nathalie Delon et Franco Nero, d'après un scénario de Bunuel et J.C. Carrière. Nous la reverrons ensuite dans « Trop jolies pour être honnêtes », de Richard Balducci.

Cependant, il y a un malentendu entre la jeune vedette, fille d'un compositeur fameux, et sa personnalité intime. Un malentendu dont elle s'est ouverte aux journalistes, en déclarant: « Je ne puis me dire absolument satisfaite. Je crois que j'aurais pu faire un tout autre métier que celui d'actrice, auquel me vouait d'ailleurs le milieu où je suis née. Je suis tentée par la mise en scène, le dessin, la littérature, la musique. Peut-être cela viendra-t-il un jour, quand je serai plus âgée. Pour faire un film, par exemple, il faut que je prépare bien mon « coup ».

G.L.H. - *Pourtant, vous prenez votre carrière d'actrice très au sérieux?*

E.W. - Bien entendu. Je détesterais être une actrice-dilettante, une actrice-amateur. Il m'arrive de jouer le jeu... Mais, au fond, tout ce qui fait le fond de la vie d'une comédienne ne m'attire pas: je déteste les premières, me coiffer, me comporter, en somme, en fille-objet. Je déteste aussi être un « objet » entre les mains d'un réalisateur. Il y a là quelque chose de révoltant. Tenez, quand j'ai incarné « La Prisonnière » de Clouzot, si j'avais été libre de me comporter comme je le voulais, le personnage de Josée aurait été différent. Mais je conçois que ce soit là un problème ardu, pour un réalisateur: obliger une comédienne a camper l'héroïne dont il rêve, lui, ou lui laisser une marge d'interprétation personnelle. De toute façon, bien que j'aie opposé à Clouzot autant de résistance que j'ai pu, j'ai dû en fin de compte me plier à sa volonté...

Est-ce le côté osé de certaines scènes de « La Prisonnière » qui a gêne Elisabeth? Peut-être... Elle y était la proie pantelante de Terzieff! Sans doute n'aime-t-elle pas un excès de passivité chez la femme. Mais on comprend mal, en revanche, qu'elle déteste se coiffer pour sortir: elle a d'admirables cheveux, qu'elle a dû sacrifier en partie pour « On est toujours trop bon avec les Femmes ». Mais elle ne veut pas s'achopper au « problème féminin », vus sons l'angle « d'une libération », qui hante aujourd'hui tant de personnes du beau sexe, dans le monde entier. Elle y voit une futilité: « Le problème féminin? dit-elle. Il est dépassé. Il y en a d'autres bien plus importants; les manchettes des journaux vous disent des choses qui, apparemment, sont de « l'actualité »: derrière elles, il se cache des faits atroces, dont l'humanité prend trop facilement son parti ».

G.L.H. - *Qu'aimeriez-vous tourner pour vous sentir vraiment « dans le coup »?*

E.W. - Jean-Luc Godard m'intéresse énormément. J'ai adoré « Week-End », qui est pourtant un film maudit, mais si vrai: un film qui est une condamnation de notre époque, un film coup de poing, qui voit très juste et très loin. C'est pour pouvoir choisir mes films que je souhaiterais atteindre la notoriété, et pas pour m'offrir des visons, des peintures hors de prix, des dîners à la Tour d'Argent. J'ai tourné, à Prague, « Diane » avec Jeanne Moreau. Eh bien! être Jeanne, c'est fantastique: elle peut choisir ses sujets, ses metteurs en scène. Elle est une des rares, en France, qui puisse cela. Ou Catherine Deneuve. Ça ne veut pas dire que je veuille leur ressembler, non; mais c'est tout de même bien de pouvoir faire que ce qu'on aime vraiment faire.

On le voit: Elisabeth Wiener est une jeune personne résolue. La qualité de son interprétation de « On est toujours trop bon avec les femmes », d'après le croustillant roman de Sally Mara (alias Raymond Queneau), — où Jean-Pierre Marielle est l'un de ses excellents partenaires, — fait bien augurer de son avenir: elle reconnaît d'ailleurs que l'année qui vient de s'enfuir a été excellente pour elle. De toute façon, le jeune passé d'Elisabeth comporte un brillant tableau de chasse. Songez: elle a paru dans maintes « télévisions », sur de nombreuses scènes, dans d'étourdissantes comédies, et à l'écran, tout récemment, dans « Le Mariage », de Claude Berri, outre « l'Araignée d'Eau », de Jean-Daniel Verhaeghe, film fantastique réussi où elle est exquise. De plus, Elisabeth, véritable enfant de la balle, chante, danse, est capable de mener un grand show tambour battant. On peut difficilement, à 24 ans, faire mieux...

En Gertie, jeune demoiselle des Postes, Elisabeth Wiener, au cours de « On est toujours trop bon avec les Femmes », a vraiment un rôle « fort ». Elle y fait merveille. Au moment des événements de Dublin, en 1917, elle y mène le combat pour la liberté... en séduisant tour à tour sept braves condamnés à mort

RINGO STARR

Celui qui fut applaudi, grâce à des milliers de disques, par le monde entier, a désormais un visage de cinéma: c'est Ringo, en tueur Mexicain baroque.

...un "Beatle" nouveau dur du Western

Qui l'aurait cru il y a quelques années? Ringo Starr, qui fut l'intellectuel des Beatles, le leader du groupe, est devenu fou de cinéma. Celui qui obtint un immense, un universel succès avec "It Don't Come Easy", au point de provoquer des hystéries collectives chez ses fans teenagers, dédaignerait désormais volontiers le micro pour la caméra. Depuis qu'il a paru, avec les Beatles, dans "Help!", "Let It Be", "Yellow Submarine", il a pris le goût de jouer et déclare: « Un acteur, en moi, exige d'être écouté. Je n'y peux rien. Désormais, l'art dramatique m'est devenu une seconde nature ». Et, sans son groupe, nous avons vu Ringo à l'écran dans "Candy" "200 Motels", "The Magic Christian", etc. Il tourna avec Raquel Welch et Marlon Brando. Mais, comme toute vedette masculine, Ringo Starr rêvait de se produire dans un western. Finies les romantiques et excitantes roucoulades sirupeuses qui, — a dit un psychologue britannique — firent perdre leur vertu à des millions de "Lolita". Ringo veut désormais montrer qu'il a des muscles plus efficaces encore que ses cordes vocales. Et le voici dans un film violent au possible: "Blindman, le Justicier aveugle".

Ringo Starr a révélé à notre correspondant londonien:

— Je savais que je pouvais faire confiance au réalisateur italien Ferdinando Baldi parce qu'il a fait d'excellents films spectaculaires jusqu'ici: **"David et Goliath", "Les Tartares", "Texas Addio, "Django prépare ton cercueil", "Les dernier des Salauds"**. Il est de l'école des Sergio Leone, c'est à dire de ces auteurs de westerns qui donnent, à l'aventure pure, son équivalent de signification humaine. D'ailleurs, c'est mon ami Tony Anthony, dont j'apprécie tout autant la sensibilité d'acteur que l'intelligence, qui a écrit et produit **"Blindman, le Justicier aveu-**

Derrière Blindman et ses ennemis jurés se profilent les cinquante jeunes femmes destinées à la distraction des mineurs esseulés de San Diego.

Qui reconnaîtrait Ringo Starr, ex-leader des Beatles, sous cet aspect fruste dans "Blindman"?

gle", que j'interprète à son côté: il campe lui-même le singulier Blindman.

— Dites-nous pourquoi, à votre sens, "Blindman" n'est pas un western comme les autres? Plus intellectuel?

— Non, absolument pas, répond Ringo Starr, mais il met en évidence des personnifications singulières. Songez: Tony Anthony-Blindman, malgré sa cécité dans son rôle, monte à cheval et utilise son revolver avec une efficacité exemplaire. Ce qu'il désire dans le scénario: récupérer les cinquante femmes qu'un certain Domingo lui a volées...

DANS

"BLINDMAN"

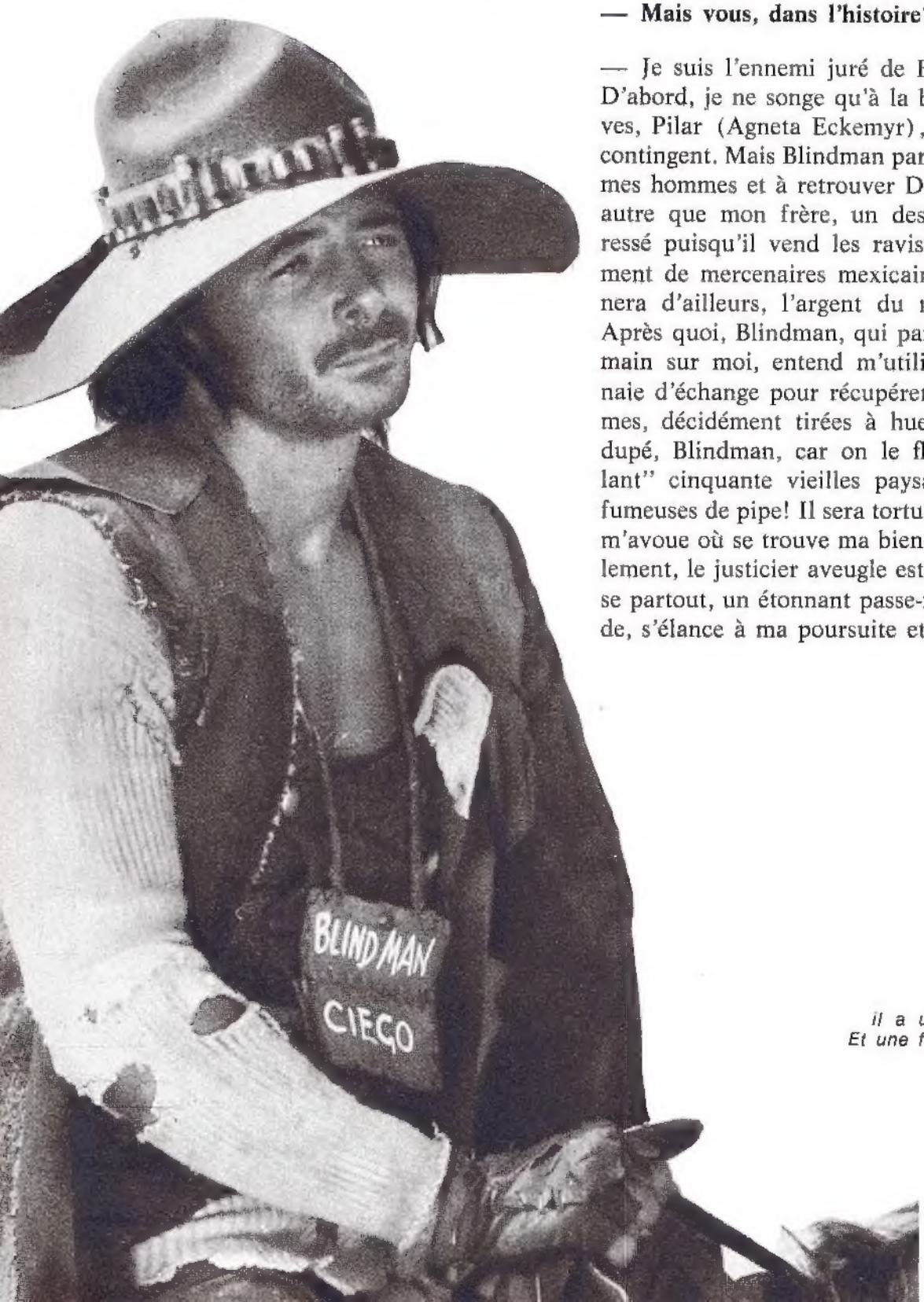
LES COUPS PARTENT TOUT SEULS...

— Quoi! Blindman avait tout ce harem à sa disposition... malgré son infirmité?

— Non, bien sûr. Il était seulement chargé de les convoyer jusqu'à San Diego, où ces belles devaient servir à la distraction des mineurs esseulés.

— Mais vous, dans l'histoire?

— Je suis l'ennemi juré de Blindman, Candy. D'abord, je ne songe qu'à la blonde de mes rêves, Pilar (Agneta Eckemyr), en l'enlevant du contingent. Mais Blindman parvient à exterminer mes hommes et à retrouver Domingo, qui n'est autre que mon frère, un desperado très intéressé puisqu'il vend les ravissantes à un régiment de mercenaires mexicains — qu'il éliminera d'ailleurs, l'argent du marché empoché. Après quoi, Blindman, qui parvient à mettre la main sur moi, entend m'utiliser comme monnaie d'échange pour récupérer ses bonnes femmes, décidément tirées à hue et à dia. Il est dupé, Blindman, car on le floue en lui "refilant" cinquante vieilles paysannes mexicaines fumeuses de pipe! Il sera torturé jusqu'à ce qu'il m'avoue où se trouve ma bien-aimée Pilar. Seulement, le justicier aveugle est un véritable passe partout, un étonnant passe-muraille. Il s'évade, s'élance à ma poursuite et... m'abat!



BLINDMAN
(Tony Anthony)
est aveugle... mais
il a une oreille de lynx!
Et une force de superman...

— Voilà une fin bien explosive pour un Beatles!

— Je ne m'en plains pas, assure Ringo Starr, j'aime tout ce qui est intense, et les westerns pétaradants. Domingo (est-ce une consolation?) organisera d'ailleurs pour moi des funérailles sensationnelles... apparat que Blindman fait cyniquement sauter à la dynamite. Après quoi, les rebondissements, dans l'action, se succèdent... et l'enjeu reste, pour Blindman-Tony Anthony, la récupération des cinquante beautés itinérantes... L'intrigue du film se joue donc sur des thèmes assez nouveaux. Blindman s'entoure d'éléments qui surprennent les spectateurs: cet aveugle n'a pas de chien pour le conduire, mais un pur sang; il porte des charges de dynamite dans sa sacoche. Il a une ouïl... de lynx! C'est un idéaliste à sa façon, puisqu'il met le nouveau Mexique à feu et à sang pour récupérer ses cinquante créatures.

— Que dit Ferdinando Baldi lui-même à propos de son western?

— Qu'il l'a voulu étrange, ironique, cruel, symbolique, joué d'une façon extrêmement humaine (comme l'on peut jouer Shakespeare ou von Kleist), et digne de frapper l'imagination du public, comme de satisfaire son goût de l'aventure. Je pense que Baldi est parvenu à tout cela.

Blindman-Anthony veut arracher la blonde Agneta Eckemyr à la convoitise barbue de Ringo Starr!

Ringo est prêt à tout pour obtenir les faveurs rebelles de la blonde de ses rêves: Agneta Eckemyr.

On tourne en France

■ **LES DESAXÉES,** *un film de Michel Lemoine. Un écrivain brusquement célèbre se rends compte que sa jeunesse le quitte. Prix de panique, il se lance dans des aventures sentimentales dans lesquelles il veut entraîner sa jeune femme. Ses excès le conduiront au drame.*

Ce film est interprété par: **Michel Lemoine, Janine Reynaud, Claudia Costes, Martine Azencot, François Cannone, Françoise Dammien, Prunella, Magda Mondari, Virginie Vignon.**

■ **LE MOINE,** *un film de Ado Kyrou, d'aprés le roman de Monk Lewis, « Fantastique gothique ». Un moine découvre les forces obscures de l'amour vis-à-vis d'un jeune moine qui est en fait une femme.*

Ce film est interprété par: **Franco Nero, Nathalie Delon, Nicol Williamson, Laurent Terzieff.**

■ **DE LA TENDRESSE AVANT TOUTE CHOSE,** *un film de Julien Saint-Clerc. Scenario original: Julien Saint-Clerc, Charles Watton. Dialogues: Charles Watton. Comédie sentimentale. Un couple fait transformer son appartement par une décoratrice. Il n'y a pas que l'appartement qui changera.*

Ce film est interprété par: **Denise Roland, Claire Gregory, Alan Scott, Vania Vilers.**

■ **LE PURGATOIRE,** *un film de Jean Max Causse. Un groupe de résistants fuient dans le Vercors afin d'esquiver la poursuite engagée par les ermomis allemands.*

Ce film est interprété par: **Philippe Leotard, François Joxe, Maurice Truvial, Roger Lumont, Serge Lahrssein, Roger Riffard, Estella Blain.**

■ **L'OISEAU DE MER,** *un film de Marcel Carné d'aprés le roman « La merveilleuse visite » de H. G. Wells, adapté à l'écran par Marcel Carné, dialogue de Didier Decoin et produit par Jacques Quintard. C'est l'histoire d'un ange trouvé évanoui sur une plage bretonne. Bien qu'il declare être tombé du ciel, cet ange n'apportera pas la paix dans la bourgade on il s'installera.*

Cette production Franco-Italienne est intreprété par: **Charles Vanel, Hiram Keller** (l'ephèbe du satiricon de Fellini), **Roland Lesaffre, Marie Marquet, Agostina Belli.**

■ **L'ENFER EST AU SOUS-SOL,** *un film de Robert Enrico, d'aprés le roman de M. G. Braun. Dans une situation désespérée, un jeune homme sera sauvé par un inconnu, ce dernier l'entrainera dans une aventure désespérée qui commence par une attaque de banque.*

Avec **Serge Reggiani, Michel Constantin, Juliet Berto, Patrick Bauchitey.**

■ **LA SAINTE FAMILLE,** *un film de Pierre Koralnik. C'est l'histoire d'un prêtre et d'une femme qui font connaissance à l'occasion d'un pélérinage. Ils vont créer une secte de fanatiques et annoncer la fin du monde.*

Interpretes: **Ingrid Thulin, Michel Bouquet, Stephane Fléchet, Gudrun Temtel.**

VIENT DE PARAITRE

• **Quand je fais du cinema** par Jerry Lewis (Buchet Castel). Du grand comique de cette génération un livre surprenant, attachant — l'aventure cinématographique c'est aussi l'aventure.

• **Les chocolats de l'entracte** par François Chalais (Stock). Les « choses vues » qui ont le plus frappé un grand reporter qui est aussi l'un de nos meilleurs critiques de cinéma. Un chapitre pittoresque, aigre-doux, est consacré au Festival de Cannes.

PETITES NOUVELLES CINEMA

RAOUL WALSH AUTEUR REÇU À PARIS

C'est au Club 13 que Raoul Walsh auteur de « **La Colére des Justes** » publié en langue Française par Pierre Belfond a reçu la presse. L'auteur de ce super-roman Western exposa avec verve et bonne humeur pourquoi a 84 ans, il avait écrit ce premier livre. Ce roman est un aperçu extremement detaillé de la lutte a mort qui se déroule dans les milieux du cinéma aussi bien a Hollywood, qu'a New York ou a Paris.

GIAN LUIGI RONDI PARLE DE LA BIENNALE DE VENISE

Pas de discours. Réception intime d'amis chers au coeur de Luigi Rondi annonçant avec toute sa sincérité qui ne trompe pas, son talent, son amour du 7ème Art que « Le cinéma italien va très bien ». Une preuve les grands prix, les oscars de ces dernières années ont été déscernés à l'Italie, notamment deux Grand Prix Festival de Cannes 1972, déclara-t-il. La France a fait honorable figure a Venise en 1971 grâce au metteur en scène Marcel Carné pour « Les assassins de l'ordre ». Gian Luigi Rondi déclarait en même temps que la France est en période de transition. Mais elle doit se rallier à un cinéma de qualité, souligna-t-il.

En 1972, Luigi Rondi déclare que toutes les nationalités seront présentes à Venise: jamais une representation cinématographique aussi grande « géographique » n'aura été presente. Un comité officiel — déjà annoncé par tous les critiques internationaux — s'attachera a une recherche de thémes de styles et de langages ayant pour but de creer une manifestation riche, de bonne humeur, de nouveautés et de dynamisme. Le Président Rondi à également déclaré que jamais la critique n'avait autant apporté à la culture cinématographique.

Dans l'avenir, à force de ténacité, d'opiniâtreté, le Président Gian Luigi Rondi espère bien obtenir dans les statuts de la Mostra 1972 une réforme importante.

L'INAUGURATION OFFICIELLE DU MUSÉE DU CINÉMA

L'heure a sonnée. Il est 16 heures le 14 Juin 1972: Monsieur Le Ministre des Affaires Culturelles Jacques Duhamel coupe le cordon au Palais de Chaillot sur l'oeuvre d'Henri Langlois, 3/4 de siècle d'existence du 7ème Art.

Tous les chefs-d'oeuvre du 7ème Art là. Etaient présentes également toutes les grandes personnalités cinématographiques du monde chères dans le coeur d'Henri Langlois. Il est le seul à avoir essayé, subi, réussi, et lorsqu'à la fin il recevait l'accolade et les félicitations du Ministre entouré de Monsieur Astoux, Directeur du Centre National de la Cinématographie Française, de Monsieur Maurice Bessy, Monsieur Fabre-Lebret, Monsieur Robert Cravenne, derrière, d'autres coeurs battaient très fort, pleins d'umilité, de chaleur humaine se souvenant de Février 1968. Ces fidèles étaient ceux qui ont mené la dure lutte pour sa pleine réussite: sa compagne Mary Meerson, Marcel Carné, Henry Chapier, Jean Renoir, Claude Chabrol, J.L. Godard, François Truffaut etc. Papa Henri, pour le 7ème Art et pour le Cinéma tout court. Tous tes enfants te remercient.

Roland Lesaffre

POUR LES PASSIONNÉS DE CINÉMA D'AMOUR ET D'ÉROTISM

COLLECTION: LE CINEMA - EDITIONS INTEUROPA - MILAN

UNIQUE AU MONDE

UNE ENCYCLOPEDIE DE L'AMOUR AU CINÉMA

CHAQUE VOLUME

30 F.

+

PORT 3.50 F.

à découper

BON DE COMMANDE

à adresser: **St. EDITIONS et PUBLICATIONS H E F A, 13 Av. de la Républiche EVRY 91**

Je désire recevoir les titres suivants: .....

.....

.....

Je déclare être âgé de plus de 18 ans. Signature .....

NOM ..... Prénom .....

ADRESSE .....

Ci-joint mon réglement par chèque bancaire ou par C.C.P. 8218-61 Paris Joindre 3.50 Francs par livres pour les frais d'expédition et 6.00 F.F. pour l'étranger.